



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K.K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

BE.6.Zz.2

~~ad. 43.~~

BE. 6. 43. 2.

J. 5. 52.

MERCURE GALANT.

De l'An 1679.



*Jouxte la Copie
à Paris
Au Palais 1679.*



Quatre Lettres, dont la premiere est de l'excel-
lence de la Peinture ; la seconde , du peu d'estime
qu'on a eu pour les Peintres dans les premiers Sie-
cles ; la troisieme, de la maniere dont la Peinture
a esté trouvée ; & la quatrieme, des Amours de
Demarate & de Philonome, dont la Peinture tire
son origine.

L'Explication de l'Histoire Enigmatique du Jeu
des Echecs du dernier Extraordinaire, avec les
noms de ceux qui en ont trouvé le vray sens.

L'Origine de ce mesme Jeu , Ouvrage plein d'é-
rudition & de recherches curieuses. Il est de M.
Germain P. de Caën. On a oublié de mettre son
nom dans le dernier Extraordinaire.

Vingt-une Devises gravées, & dont le sujet est
expliqué fort au long. Ces Devises sont pour Mon-
sieur le Chancelier, pour Monsieur Colbert, &
pour Monsieur de Louvois.

Huit Madrigaux sur les Enigmes du Mois de
Fevrier.

Cinq Questions proposées pour l'Extraordinaire
prochain qui se donnera le 15. de Juillet.

Dessains de Planches proposées pour le mesme
Extraordinaire.

Modes nouvelles.

AVIS TOUCHANT LES *Dessains de Devises proposez pour des Cachets.*

ON est prié de ne se pas attacher au seul sujet de
Dessains de Devises qu'on a proposé pour des Ca-
chets dans ce dernier Extraordinaire. On en peut
faire sur toute sorte de sujets qui regardent l'A-
mour, comme sur un Amour naissant, constant,
heureux. sans espoir, traversé, & sur tel autre
qu'on voudra, pourveu que l'on marque un titre.
Ceux qui enverront des Dessains, seront préferéz,
parce que souvent on ne peut deviner par le dis-
cours la pensée de ceux qui inventent, & qu'ils
pourroient le remplir de tant de choses, qu'il se-
roit

roit impossible de les faire entrer dans l'espace d'une Piece de quatre sols. C'est à peu pres de cette grandeur qu'on prétend les faire graver. Ceux qui en feront de bons, ne les enverront point inutilement. On les assure qu'on fera tout graver. Il faut un peu plus de diligence pour ces Dessesins, que pour les Ouvrages qu'on envoie, car on est plus longtemps à graver qu'à imprimer, & l'on ne peut commencer qu'on n'ait tout ce qui doit entrer dans la Planche; Autrement on n'en pourroit fixer la grandeur.

MERCURE GALANT.

AVRIL 1679.

LE vous tiens parole, Madame; & pour mériter toujours le titre de vostre tres-exact Historien, je commence les Articles qui n'ont pû trouver place dans ma Lettre du dernier Mois, parce qui regarde l'Entrée de M^r l'Archevesque d'Alby dans la Capitale de son Diocese. Si vous avez esté satisfaite de toutes les Fêtes galantes dont je vous ay fait jusqu'icy la description, celle-cy, quoy que d'une autre nature, aura d'autant plus d'agrémens pour vous, que la Relation que je vous en donne a esté faite par une Personne de vostre Sexe, dont vous avez admiré déjà l'esprit avec beaucoup de justice dans quelques

Avril 1679.

A

Ou-

M E R C U R E

Ouvrages que je vous en ay fait voir.
Elle est de Madame de Saliez, Veu-
ve de feu M^r le Viguier d'Alby, &
je la tiens de M^r l'Abbé de la Ro-
que, à qui le Public est si obligé
des doctes & curieuses Remarques
qu'il nous donne dans son Journal
des Sçavans.

R E L A T I O N D E L'ENTRÉE

D E M O N S I E U R
L'ARCHEVESQUE D'ALBY,
dans la Ville de ce nom.

A MADAME DE MARIOTTE,
de Toulouse.

*J*E me suis trouvée dans un fort grand
embarras apres avoir leu vostre Lettre.
Eh dequoy vous avisez-vous, Mada-
me, de me demander un Tableau de ma
façon, qui vous represente l'Entrée de
Monsieur nostre Archevesque dans cette
Vil-

Ville ? Vous voulez mesme qu'il y ait dans ce Tableau des endroits en miniature. Cependant vous sçavez que je ne suis pas Peintre, & il faudroit estre des plumeables pour faire ce que vous voulez. L'extrême desir que j'ay de vous plaire, m'a fait d'abord songer que pour satisfaire vostre curiosité, il me falloit copier les Tableaux que ceux qui ont ordonné la Feste en veulent laisser à la Posterité. Je ne croyois pas qu'on en pust faire d'autres qui fussent fidelles; mais, Madame, le mestier de Copiste me paroît un pauvre mestier, & j'ay assez d'ambition pour prétendre à faire un Original. Enfin je me suis brutalement souvenu qu'il y a des Tableaux en émail, qu'il y en a en miniature, qu'il y en a sur de la toile, & mesme en simple crayon; que tous en représentant la mesme chose, ont leurs beautés qui ne sont pas pareilles, & que tous par cette raison ont la gloire d'estre Originaux. J'ay esté contente de cette dernière réflexion; & quoy que la grandeur du sujet m'étonne, & que je

4. M E R C U R E

fois persuadée que bien d'autres travail-
leront là-dessus mieux que moy, je prens
le pinceau, ou pour parler plus d'aire-
ment, je prens la plume, Madame,
pour vous obeir, & je vais commencer
dans les formes une grande Relation,
comme si elle devoit passer à ceux qui
viendront apres nous, & servir un jour
à l'Histoire de mon Pais.

Le 22 de Fevrier de cette année 1679.
Monsieur de Serroni, Premier Arche-
vesque d'Alby, partit de Castres pour
arriver le mesme jour à Alby, où de-
puis plus de deux ans il estoit attendu avec
une impatience extraordinaire. Le Ciel
pour seconder ses desseins, fit naître un
jour admirable, & bien différent de ceux
qui l'avoient précédé durant trois mois.
Ce jour estoit si beau, qu'il sembloit,
Madame, que toute la Nature se réjo-
üissoit avec nous. Ne vous imaginez pas
d'avoir veu briller à Toulouse toute la
lumiere ce beau jour; il ne fut en au-
cun lieu du monde si beau, si clair, ny
si serain qu'en Albigeois. Le Soleil, &
Mon-

Monsieur l'Archevesque d'Alby, se leverent fort matin. Tous les Habitans d'Alby en firent de mesme, & nous fîmes agreablement éveillez au bruit des Trompetes, des Tambours, & des Fîfres. Comme nous sçavions ce qu'ils nous annonçoient, la joye s'empara d'abord de tous les cœurs, & c'est la seule passion qui regna dans Alby ce jour-là.

Monsieur l'Archevesque ayant fait la moitié de sa journée avant midy, dîna à Realmont, où il se reposa, si c'est toutefois se reposer, Madame, que d'écouter un grand nombre de Harangues. Il trouva dans ce lieu Messieurs les Abbez de son Diocese, M^r le Vignier d'Alby, les Deputez du Clergé, ceux de son Chapitre, & de celui de S. Salvoy, & ceux de la Noblesse & de la Ville d'Alby. Leurs Harangues furent fort belles, & il ne vous est pas permis d'en douter. L'on m'a asurée qu'il n'estoit pas possible de comprendre avec quelle presence d'esprit, & avec quelle douceur Monsieur d'Alby avoit répondu à ces premie-

res Harangues, & à toutes celles qu'il a entendues. Son air de bonté animoit ceux qui luy parlaient. Il répondoit si juste à toutes les choses essentielles qu'on luy disoit, qu'il sembloit qu'il avoit déjà une parfaite connoissance de son Diocèse.

Il partit enfin de Realmont, & continua sa marche, qui fut fort souvent interrompue. Toute la Noblesse du Pais divisée par Escadres, à la teste desquelles estoient nos Vicomtes & nos Barons, alla au devant de luy, & par des intervalles assez réguliers chaque Troupe Parroissoit; mais ce n'estoit pas pour long temps, il en estoit quitte pour écouter un petit Compliment Cavalier. Monsieur l'Abbé de Camps qui estoit en Litier avec Monsieur l'Archevesque, & qui nous connoit tous, luy faisoit si bien comprendre en peu de mots, avec sa présence d'esprit ordinaire, le caractère & la qualité des Personnes qui l'abordoient, que chaque Chef d'Escadre fut connu de luy, & il dit à chacun tout ce qu'il falloit luy dire pour le rendre content.

Lors

Lors qu'il découvrit la Ville d'Alby, il s'arresta pour considerer sa situation. Je croy qu'il en fut satisfait. Nostre Ville est au milieu de la plus charmante Vallée du monde, qui a assez d'étendue pour avoir tous les agrémens de la Plaine. Les Collines qui l'environnent, chargées d'Arbres & de Vignes, ne font que borner agreablement la vue, & semblent n'estre placées que pour, l'empescher de s'égarer. S'il parut content de cet objet, il le fut aussi de voir la Campagne couverte d'un grand nombre de Bourgeois à cheval. Celui qui estoit à leur teste, parla de fort bonne grace; Après quoy, Monsieur l'Archevesque, suivy de ce grand nombre de Gentilshommes & de Bourgeois, arriva à une des Portes de la Ville, opposée au lieu où il devoit coucher. Cecy vous surprend, Madame. Vous avez sans-doute crû qu'il alloit entrer dans Alby. Je vous apprendray bientôt la raison d'une chose si particuliere. En attendant, vous remarquerez, s'il vous plaist, que par un bonheur que je

n'ay garde d'attribuer au hazard, nul accident ne déconcerta l'ordre des choses, & que Monsieur d'Alby arriva précisément à l'heure qu'il faillloit. Il fit le tour de la moitié de la Ville, & je puis avancer hardiment qu'en aucune autre Ville de France il n'auroit pu voir ce qu'il vit alors.

Pour me comprendre, Madame, il faut vous figurer cette admirable Terrasse dont je vous ay parlé quelquefois, que nous appellons la Lice, bordée de grands & vieux Ormeaux qui entourent notre Ville, & d'où l'on voit le beau Jeu de Mail qui est au pied de nos Murailles. L'on avoit mis de chaque costé de la Terrasse, pres du tronc des Arbres, une Haye bien vivante, puis que nos Artisans la formoient. Chacun d'eux avoit rehaussé sa mine par des Plumes, par des Rubans, & par des Cravates de Point. Ils sçavoient porter le Mousquet & la Pique de bonne grace, & chaque Mestier s'y distinguoit par son Etendart, qu'à l'envy l'un de l'autre
ils

ils avoient fait fort riches & fort éclatans. Il leur fut défendu de tirer qu'après que Monsieur l'Archevesque auroit passé, parce que cela met tout en confusion. La fumée de la poudre ne l'empescha point de considérer une Route si particulière. La beauté de la soirée augmentoit celle de tous les objets. Cela se passoit durant ces agreables momens qui précèdent le coucher du Soleil après un beau jour, & lors que cet Astre nous voulant quitter,

Pour porter sa clarté féconde
Aux Habitans d'un autre Monde,
Son Char qui fait rougir les Cieux,
Estant presqu'à demy dans l'Onde,
Peut estre regardé sans offencer les yeux.

Vous me passerez bien, s'il vous plaît,
Madame, mon air Poétique dont je ne puis me défaire, & qui souvent malgré moy decouvre mon panchant pour cet Art. Ne croyez pas que tandis que les Hommes estoient si agreablement occupez, les Dames fussent en repos dans leurs

Chambres. Nous allions dans les Ruës & dans les Places publiques, toutes attroupées, murmurant plus que de costume contre les Loix qui nous rendent inutiles en de pueriles cérémonies, & ne pouvant rien faire de mieux, nous parliions du moins toutes à la fois de nostre Illustre Archevesque. Le bruit des Cloches & du Canon nous ayant fait connoître qu'il approchoit, nous sortîmes de la Ville, & allâmes nous placer aux fenestres des belles Maisons qui sont au costé de nostre Lice, opposé au feu de Mail, d'où nous eûmes enfin le plaisir de voir Monsieur l'Archevesque. Il alla au Convent des Jacobins. C'est là que Messieurs les Consuls le haranguèrent. Il y reçut tant de Harangues pendant quatre jours qu'il y demeura, qu'on peut dire que personne ne fut jamais tant harangué. Il est juste, Madame, que je vous tienne parole, & que je vous apprenne icy pourquoi Monsieur d'Alby passa quatre jours dans un Convent hors de la Ville, au lieu d'aller dans son Palais Archiepiscopal.

On

On ne jugeroit pas à nous voir si doux & si Gens de bien, que nos Peres eussent esté fort meschans. Cependant nous descendons de ces Herétiques Albigeois, dont, les erreurs estoient en si grand nombre, que tous les Herésiarques qui sont venus apres eux, ont puisé quelque chose dans cette mauvaise Source. Il fallut de grands miracles pour nous convertir. Enfin S. Dominique vint à bout de nous; mais quelque temps apres ces Herésies s'estant renouvelées, l'Evesque d'Alby fut chassé de son Siege. Le Pape envoya un Inquisiteur, Religieux de l'Ordre de ce grand Saint, qui mena l'Evesque dans son Convent. C'estoit un azile que les Herétiques respectoient; & en suite il remit ce Prélat fort glorieusement sur son Siege. Depuis ce temps-là nos Evesques, par un sentiment de reconnoissance & de pieté, alloient avant que de faire leur Entrée dans la Ville, au Convent de S. Dominique, & y passoient quelques jours dans une sainte retraite. Un si bel usage avoit esté interrompu par nos der-

niers Prélats, & vous trouverez sans-doute qu'il estoit juste qu'il fust rétably par le Premier Archevesque d'Alby, auquel cette pieuse action attira d'abord les acclamations publiques.

Enfin, Madame, le Dimanche 26 de Fevrier fut destiné pour l'Entrée de Monsieur d'Alby. L'on se prépara pour paroistre dans le mesme équipage & dans le mesme ordre que le jour de son arrivée. L'on posa dès le matin les ornemens aux Arcs de triomphe. Les Chiffres & les Armes de Monsieur d'Alby parurent en mille endroits. Je ne sçaurois bien, Madame, vous rendre compte des Emblèmes & de leurs Devises, ny vous écrire & vous expliquer du Grec & du Latin; mais j'en ay fait faire un petit Recueil separé de cette Relation, que vous pourrez voir, s'il vous en prend quelque envie, on le donner à vos Amis. On ne me consulta point là-dessus, quoy que vous en ayez crû. J'en eus un secret dépit; & comme je voulois avoir quelque part à cette Feste, je fîls prompt-

*tement des Emblèmes en mon particulier.
Agréez que je vous en dise quelque chose.*

Il n'est pas possible, Madame, que vous n'ayez remarqué, aussi bien que ressenty, la rigueur du long Hyver que nous venons de passer. Je croyois qu'il ne finiroit pas encor, & que l'ordre des Saisons alloit changer. Je fus surprise du retour du Soleil & je fis peut-estre plus de réflexions qu'un autre, qu'il paroïssoit pour la première fois le mesme jour que Monsieur d'Alby arrivoit. Frapée de mille pensées que j'eus là-dessus, je pris le pinceau, & quoy que je ne dissigne que passablement, je me surpassay dans cette occasion.

*Je peignis sans beaucoup de peine
Mille beautez de nostre Plaine,
Le Tar, & son superbe cours,
D'Alby les Rampars & les Tours,
Les Clochers, & l'auguste Temple,
Dont la structure est sans exemple,
Et dont les ornemens divers
Trouvent peu de pareils dans tout cet
Univers.*

Je couvris tout cela de nuages assez épais, & mettant ensuite (comme vous croirez bien) le Ciel au dessus de la Terre, je peignis deux Soleils dont la lumière égale paroît si grande & si brillante, que l'on est d'abord convaincu qu'ils vont dissiper toute l'obscurité de ma peinture, au haut de laquelle on lit ces mots,
Non basta unico Sol per Ciel si fosco.

Voyez, Madame, si j'aurois mieux fait d'y mettre ceux-cy.

Per tal splendor, non basta un Sole.

Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il estoit juste que l'on vît quelque Devise Italienne dans un jour consacré à la gloire d'un Illustre Romain? Je ne m'arrestay pas là. Je fis encor d'autres Emblèmes; mais j'ay peur de vous fatiguer. Le recit de ces sortes de choses n'est pas divertissant. L'esprit n'en est point agréablement frappé, si les yeux ne le sont à mesme temps par la Peinture. Je vous diray donc seulement que le reste de mes Emblèmes contient certaines Prophé-

phéties touchant Monsieur d'Alby, qu'il luy promettent les plus grandes élévations auxquelles un grand mérite & un heureux destin peuvent conduire un Prélat Illustre.

L'on observa pour son Entrée les cérémonies que je vais vous décrire. M^r le Marquis de S. Sulpice, & M^r de Montmair; marchèrent les premiers à la teste de la Noblesse. Ils avoient auprès d'eux nos Vicomtes, le Viguiier d'Alby, & nos Barons, tous montés sur de tres-beaux Chevaux, & dans une parure fort éclatante. Nos Bourgeois à cheval parurent en suite vêtus le plus proprement du monde. Monsieur l'Archevesque venoit immédiatement apres. Lors qu'il fut à la Porte de la Ville, les Consuls apres l'avoir de nouveau fort bien harangué, luy présenterent un magnifique Poêle qu'il envoya d'abord aux Jacobins. On luy présenta aussi les Clefs de la Ville dans un Bassin de vermeil doré, proprement attachées avec des Cordons d'or & de soye qui formoient ses Chiffres. Il entra dans la Ville porté dans
une

une Chaise ouverte, ayant à ses côtez tous les Officiers de sa Maison. M^r le Vicomte de Paulo, parfaitement bien monté, accompagné d'une petite Escadre choisie, le précédait de quelques pas. Les Consuls le suivoient en Carrosse, & nos Artisans bordoient les Ruës de la même maniere qu'ils avoient bordé la Lice. C'est ainsi, Madame, qu'il fut conduit jusques à la grande Eglise, apres avoir traversé plusieurs Arcs de triomphe. Je ne dois pas oublier de vous dire qu'il nous donnoit sa Benediction d'une maniere si douce & si touchante, qu'il paroissoit visiblement que son cœur faisoit mouvoir sa main: mais s'il benissoit son Peuple, son Peuple luy donnoit aussi mille & mille benedictions. Apres qu'il eut monté le Degré magnifique qui conduit à une des plus belles Eglises de France, il trouva son Chapitre, & une tres-belles Harangue. C'est, Dieu mercy, Madame, la dernière dont je vous parleray. On luy témoigna l'extrême impatience que l'Eglise son Epouse avoit eüe de son arrivée, & le

Et le bonheur qu'elle en attendoit. Monsieur l'Archevesque répondit d'une manière qui donna de l'admiration à tous ceux qui furent assez heureux pour pouvoir l'entendre, Et l'Epoux Et l'Epouse parurent fort contents l'un de l'autre. Apres qu'il eut presté le serment avec les cérémonies accoustumées, Et qu'on l'eut revestue ses Habits Pontificaux, il entra dans l'Eglise, se mit à genoux devant le Maître-Autel, le baisa, se plaça dans son Siege, Et le Te-Deum estant chanté, il voulut aller à pied jusques à l'Archevesché, suivy de son Chapitre. Nos Cavaliers devenus alors Piétons, l'accompagnèrent, Et il arriva enfin heureusement jusques dans sa Chambre. Je croy, Madame, qu'il estoit bien fatigué, Et que vous l'estes aussi de cette longue lecture. Il faut pourtant que je vous apprenne encor qu'apres que Monsieur d'Alby eut passé sous mes fenestres, je fus saisie d'un de ces entousiasmes où vous sçavez que je suis quelquefois sujette, pendant lequel je dis mille choses dont

dont il ne me souvient plus. Il n'en est resté
dans ma mémoire que ces Vers que je pro-
nonçay en présence de plusieurs Personnes.

Enfin nous le voyons ce Prélat admi-
rable,

Elevé dans un rang digne des plus grande
vœux.

Enfin voicy le jour si doux, si remar-
quable,

Qui finit nos ennuis, & nous va ren-
dre heureux.

Nous le verrons bientôt, ce Pasteur
doux & tendre,

Pour soulager nos maux, tout voir, &
tout entendre,

Par ses pénibles soins prévenir nos sou-
hais,

Agir incessamment, partager ses bien-
faits

Mais qu'il est dangereux qu'une vertu
si rare

L'éleve quelque jour à de plus grands
honneurs !

Je lis sa gloire, & nos malheurs,
Dans ce que son destin en secret luy
prépare.

Rome qui l'a donné, peut le rede-
mander,

Et c'est un grand trésor difficile à garder.

Si

Si vous êtes lassé de lire, Madame, ne vous en plaignez qu'à vous-même; & bien loin de me faire des reproches, sçachez-moy quelque gré d'avoir tant écrit. Je ne vous ay jamais donné une plus longue marque de l'attachement avec lequel je suis tout à vous.

A Alby le 5. Mars 1679.

Je ne vous dis rien, Madame, à l'avantage de cette Relation. Elle est écrite de ce stile aisé que vous préférez aux grandes paroles; & la vivacité naturelle de l'esprit y paroist, dépouillée des vains artifices de l'étude. Tandis qu'Alby rendoit tant d'honneurs à un illustre Prélat, on faisoit une autre Cerémonie à Bourges. Une belle Personne s'y marioit, & pour rendre la Feste plus solennelle, on avoit préparé une Mascarade, dont le divertissement fut mêlé aux réjouïssances de la Nopce. Cette Mascarade faisoit paroistre la Paix conduite par un François,
& sui-

& suivie d'un Hollandois, d'un Espagnol, & d'un Allemand, qui en dansant autour d'elle, donnoient des marques de l'extrême envie qu'ils avoient de revoir cette aimable Déesse dans leurs Païs. Un Héraut d'Armes les précédoit, & chacun d'eux expliquoit ses sentimens par les Vers qui suivent. Ils sont de M^r l'Abbé de la Chapelle. Son nom ne vous doit pas estre inconnu. Je me souviens de vous avoir déjà parlé de luy.

M A S C A R A D E

D E L A P A I X.

POUR LE HERAUT D'ARMES.

*O vous, qui vivez sous l'Empire
D'un Roy que l'Univers admire,*

Preparez-vous, François,

A voir la Pompe nouvelle,

Qu'une Troupe fideile

Consacre à ses fameux Exploits.

*Amans, interrompez le cours de vos caresses,
Pour un moment suspendez vos tendresses.*

POUR

POUR LE FRANCOIS.

*Venez, Peuples, tremblans, venez, Roys
alarmez,*

*Faire entendre à la Paix vos vœux & vos
prières ;*

*LOUIS entre elle & vous ne met plus de Bar-
rières,*

Et veut bien relever vos Etats abîmez.

Venez d'un autre esprit désormais animez ;

LOUIS, qui pour dompter des Provinces entières,

Fait ceder les Hyvers à ses ardeurs guerrières,

Pardonne aux Ennemis, vaincus & desarmez.

Mais ne vous fiez plus à vstre Politique,

Malheureux, croyez-moy, soumettez-vous aux loix

Qu'impose pour la Paix le plus puissant des Roys.

Remettez en ses mains la fortune publique ;

Ce n'est point un cruel, ennemy du repos ;

Et s'il prend en Vainqueur, il sçait rendre en

Héros,

POUR LE HOLLANDOIS.

*Voyez, charmante Paix, quels malheurs
vostre absence*

Cause depuis six ans dans nos Champs desolez,

Aux pieds de vos Autels nos Etats assemblez

D'un seul regard propice implorent l'assistance.

Si dans nôt're Senat, fiers d'un peu de puissance.

D'un

*D'un indiscret orgueil nous nous sommes enflés ;
Les maux qui font gémir nos Peuples accablés
N'ont que trop expié cette légère offense.*

*L'intérêt de LOUIS, toujours chery des Dieux
Dans ses vastes desseins toujours victorieux,
Ne doit point arrêter votre bonté suprême.*

*Rien ne peut désormais soutenir ses grands coups ;
Il n'est plus d'Ennemy digne de son courroux ;
Vainqueur de l'Univers, il se vaincra luy-mesme.*

POUR L'ESPAGNOL.

*Las de voir tous les jours sur le Tage & sur
l'Ebre*

*Voler dans un habit funebre,
Et venir toute en pleurs,
En quittant nostre Armée,
La triste Renommée*

*Aux Peuples effrayez annoncer cent malheurs ;
Las de voir que LOUIS plus crains que le Ton-
nerre,*

*Fait en nous punissant trembler toute la Terre,
O Paix souhaitée en tous lieux,
Nous venons vous presser de descendre des Cieux,
Pour terminer cette sanglante Guerre.*

*De Triomphes nouveaux LOUIS n'a plus besoin,
En le suivant par tout la cruelle Victoire
Jusqu'icy de sa gloire*

N'a pris que trop de soin.

*Quand il n'auroit sur nous conquis aucunes
Vil-*

Villes,

Ses travaux toutes fois ne seroient point stériles,
 Et c'est toujours beaucoup que de voir à ses pieds
 Les Espagnols humiliez.

POUR L'ALLEMAND.

O Paix, jetez les yeux sur nos superbes Rives,
 Où bâtissant un Pont, le premier des Césars
 A peine un jour entier osa montrer ses Dards.
 Voyez-les maintenant tremblantes & captives.

Nostre Rhin fait horreur à nos Villes craintives,
 Il va, par les François passé de toutes parts,
 Teint du sang de nos Chefs, rongir mille Rem-
 parts,

Pour laver dans la Mer ses Ondes fugitives.

Assez & trop longtemps nous avons résisté,
 L'Invincible LOUIS dompte nostre fierté;
 Venez donc dans nos Murs ramener l'abondance;

Ou bien, si toujours fiere, & sourde à nos dou-
 leurs,

Vous ne vous hâtez point pour finir nos mal-
 heurs,

O Paix, venez du moins pour couronner la
 France.

POUR LA PAIX.

O vous, dont je reçois les vœux de toutes parts,
 N'é-

24. M E R C U R E

N'élevez point aux Cieux vos timides regards ,
En dépit des fureurs d'une si longue Guerre

J'ay toujours habité la Terre ,

Et la France est l'heureux séjour
Où LOUIS dans vos Champs indomptable &
terrible ,

Mais parmy ses Sujets debonnaire & paisible ,
Fait regner avec moy les Plaisirs & l'Amour.

Ce Conquérant touché de vos larmes sinceres ,
Permet que j'aïlle enfin soulager vos miseres ,

Vous estes assez punis ,

Et tous vos maux seront bientost finis.

Non , vous ne verrez plus vos Campagnes
fumantes ,

Ny de vos Ossemens vos sillons engraissez ,

Des Cadavres hydeux l'un sur l'autre entassez

N'empoisonneront plus vos Rivières sanglantes.

Allez revoir vos Peuples affligés ,

Tirez-les des horreurs où Mars les a plongés ;

Cependant de ces lieux observez les merveilles ,

Et charmez comme nous , avoïez que vos yeux

Ont peu veu de beautés pareilles

A celle donc l'Hymen se rend maître en ces lieux.

POUR MADAME *****

Représentant la Paix.

Ouy, Philis, dans vostre air tout est char-
mant & doux :

Mais que cette douceur qui relève vos charmes ,

Va

*Va jeter dans les cœurs d'amoureuses alarmes ,
Et que je crains enfin une Paix comme vous !*

Je viens aux autres nouvelles dont je vous dois compte dès le dernier Mois. Vous avez raison de dire que Madame la Duchesse de Noirmoutier est morte trop tost. En effet les Personnes d'une conduite aussi généralement approuvée qu'estoit la sienne, mériteroient de vivre toujours ; & comme l'exemple qu'elles donnent, ne peut être que d'une fort grande utilité pour tout le monde, il semble que le terme de soixante ans ne soit pas d'une assez longue durée pour elles. Celle dont je vous parle s'appelloit Renée Julie Aubery, & avoit hérité de ses Peres la vertu & la piété qu'on a vû briller dans toutes ses actions. Je ne vous parle point de sa naissance. La Maison dont elle sortoit s'est renduë considérable par les importants Employs que ses Ancestres ont possédez, & par les bonnes Alliances qu'ils ont

Avril 1679.

B

con-

contractées. Elle estoit Veuve de Messire Louïs de la Trémouille, Duc & Pair de France, Lieutenant General des Armées du Roy, & connu sous le nom de Duc de Noirmoutier. Vous sçavez combien le nom de la Trémouille est illustre. Il est porté par les Aînez de cette Maison divisée aujourd'huy en trois branches. M^r le Duc de la Trémouille est de la premiere. La seconde est des Marquis de Royan. Elle a commencé à Georges Baron de Royan, & Seneschal de Poitou. La troisieme est des Marquis & Ducs de Noirmoutier. Ils sont descendus de Claude Baron de Noirmoutier & de Mornac. Il y a peu de grandes Maisons en Europe auxquelles celle de la Trémouille ne soit alliée. Feu Madame la Duchesse de Noirmoutier a laissé deux Garçons & trois Filles. L'Aîné qui est aujourd'huy Duc de Noirmoutier, n'auroit cédé ny en mérite ny en valeur à aucun de ses Ance-

cestres , si un malheureux accident ne l'avoit pas privé de la veuë. M^r l'Abbé de Noirmoutier est son Cadet.

Des trois Filles, la dernière n'est point encor mariée. C'est une Personne bien faite, fort civile, & dont les manieres nobles & honnestes répondent parfaitement aux avantages de sa naissance. La seconde a épousé M^r le Marquis de Royan, Frere de M^r le Comte d'Olonne, dont la Famille fait une des branches de la Maison de la Trémoüille. Il me reste à vous parler de M^r la Duchesse de Bracciane qui est leur aînée. Je sçay qu'on vous a déjà fait son Portrait, & que vous estes pleinement instruite de tous les agrémens de sa Personne. Il est certain qu'on ne la peut voir sans estre frappé de cet aimable je ne sçay quoy, qui est plus touchant que la beauté mesme, & qui se rencontre dans la délicatesse de ses traits. Ainsi on n'a que ses yeux à consulter pour luy rendre là-dessus la

justice qui luy est deuë. Mais pour ce qui regarde son ame, quelque peinture qu'on puisse vous en avoir faite, je doute qu'on vous en ait assez marqué l'élevation. On ne voit rien de plus grand, & s'il y a quelque chose qui luy soit égal, ce ne peut estre que la force de son esprit. Elle l'a vif, aisé, brillant, éclairé, solide, & d'une pénétration dont l'étendue n'est jamais bornée. Joignez à cela une bonté de cœur toute charmante pour ceux qu'elle honore de son estime. Elle ne se contente pas de leur souhaiter du bien, elle cherche les occasions de leur en faire, & on n'a jamais rien à luy demander, quand il est en son pouvoir d'aller au devant des bons offices qu'elle peut rendre. Tant de belles qualitez luy ont acquis par tout une estime generale. Vous sçavez que M^r le Prince de Chalais, descendu des anciens Comtes de Périgord, l'avoit épousée en premieres Nôces. Il

mou-

mourut à Venise où elle l'avoit accompagnée. Cette mort luy fit prendre le party de se retirer à Rome. Elle s'y renferma dans un Convent, & y demeura trois ans. Pendant ce temps-là, M^r le Duc de Bracciano devint veuf, & l'épousa.

Pour vous faire concevoir combien ce Mariage estoit digne d'une Personne de sa naissance, je n'ay qu'à vous dire que ce Duc est Chef de la Maison des Urfins. Il n'y en a point en Italie de plus Illustre, soit qu'on examine son ancienneté, & ses hautes Alliances avec les plus grands Potentats de l'Europe, soit qu'on regarde un nombre infiny d'excellens Hommes qui en sont sortis. Elle a donné à l'Allemagne des Electeurs de Saxe, & de Brandebourg, depuis le Regne de l'Empereur Frideric Barberousse, jusqu'à celui de l'Empereur Sigismond. C'est de là que viennent les Ducs de Saxe-Lauwembourg, & les Princes

B 3 d'An-

d'Anhalt. Elle a donné aussi l'origine aux Comtes de Lippe en Westphalie, & à ceux de Rosenberg en Bohême. Les Ursins possédoient de grands Etats en Grece du temps de l'Empereur Estienne, & Jean Zapha des Ursins estoit Grand Connestable de cet Empire sous l'Empereur Simeon. Les Comtes de Blagay qui ont leurs Etats sur les frontieres de Dalmatie, sont descendus de cette branche. Celle des Marquis de Trinel-Ursins est éteinte, apres avoir fleury pendant plusieurs Siecles en Frances, où elle a occupé les premieres Charges du Royaume. L'an 1227. le Roy Jacques d'Arragon donna à Oddefredus des Ursins, des Etats considérables au Royaume de Valence, pour reconnoissance du Secours qu'il luy avoit amené de Rome contre ses Ennemis. C'est de luy que sont venus les Sandovals de Ros en Espagne. Cette Maison a esté partagée en cinq branches principales qui

qui ont fait plus de douze rejettons. Je n'entreray point dans le détail des Hommes illustres qu'elle a produits. Les divers Etats qu'ils ont possédez en Italie pourroient former une des grandes Souverainetez de l'Europe. Si vous vous attachez à ses Alliances, vous trouverez qu'elle a donné des Reynes à plusieurs Royaumes, & que beaucoup de ceux qui en sont sortis ont eu l'honneur d'épouser des Princesses Royales. Outre neuf Mariages qui ont uny les Ursins avec les branches Royales de Montfort, de Brenne, de Clairmont, & de Beaux, ils sont alliez par la Maison de Médicis à celles de Valois & de Bourbon. Paul Jordan des Ursins premier de ce nom, Duc de Bracciano, Bisayeul de celuy d'a present, épousa Isabelle de Médicis Fille de Cosme de Médicis, premier Grand Duc de Toscane. Elle estoit Tante de Marie de Médicis Reyne de France, Femme de Henry IV. & Mere de Louis

XIII. Laurens I de Médicis, appelé le grand Prince de Florence, épousa Clarice des Ursins Bisayeule de Catherine de Medicis, Reyne de France, Femme de Henry II. Et Pierre de Médicis deuxième, Prince de Florence, fut marié avec Alfonso des Ursins Ayeule de la mesme Catherine de Médicis. On peut dire sans se rendre suspect d'exagerer, que la Maison des Médicis a basti les premiers fondemens de sa grandeur sur l'appuy & sur l'alliance des Ursins, aussi bien que la Maison des Farneses. Paul III Pape, maria Pierre-Louis Farneses son Fils à Girolama des Ursins, laquelle eut le glorieux avantage de voir son Fils Horace, Duc de Castro, Epoux de Diane de Valoi Fille de Henry II Roy de France, & son Fils Octave Duc de Parme marié à Marguerite d'Autriche Fille de l'Empereur Charles-Quint.

M^r le Duc de Bracciano d'aujourd'huy

d'huy vit sous la protection de Sa Majesté, & imite le zele que ses Prédecesseurs ont toujours eu pour le service des Roys de France. Quoy qu'il ait vendu pour huit millions de livres d'Etats, dont il a payé les debtes de ses Ancestres, il possède en-
 cor les Duchez de Bracciano & de S. Gemini, la Principauté de Vicouar, les Comtez d'Anguilara & de Galera, les Marquisats de Treviniano, Roc-
 cantiqua, & de la Penne, la Sei-
 gneurie de Torri, & la Forteresse de Palo. Il a le droit de faire battre Monnoye, & jouit dans ses Etats de toutes les prérogatives dont les Souverains ont accoustumé de jouir. Le rang de *Prince du Solio* le distin-
 gue luy, & le Connestable Colonna, de tous les autres Princes Ro-
 mains.

J'oubliois à vous dire que les Ducs de Bracciano & leurs Successeurs, sont Princes de l'Empire, Grands d'Espagne, & Comtes Palatins; ce

qui leur donne le privilege de créer des Comtes, des Barons, & des Chevaliers, d'annoblir des Roturiers, & de légitimer des Bâtards.

Je vous ay si souvent entendu vanter le secours qu'une de vos plus particulieres Amies avoit reçu de M^r Doublet, que je ne doute point que vous ne foyez touchée de sa mort. Il avoit d'admirables secrets pour les maladies des yeux, & il s'en estoit servy avec un si heureux succès pour tous ceux qui s'estoient confiez à luy, que quantité de Personnes de la premiere qualité, jusqu'à S. A. R. Monsieur, témoignent regretter la perte que le Public a faite de cet excellent Homme. Il avoit esté Capitaine d'une Compagnie de Chevaux Legers, & est mort dans la cinquante-troisième année de son âge.

Le Roy a donné le Gouvernement de Bregançon à M^r du Julianis Seigneur du Rouret. C'est une Place for-

forte, & un Port considérable de la Coste de Provence. Les services qu'il a rendus pendant plus de vingt années en qualité de Capitaine d'Infanterie & de Cavalerie, luy ont attiré cette récompense. Il a aussi commandé le Regiment du Gua en Allemagne, & reçu plusieurs blessures en divers occasions dans lesquelles il s'est toujours dignement acquité de ses Employs.

Puis que vous trouvez que je m'acquiesse passablement du mien auprès de vous, par les galantes Pieces que j'ay soin de vous envoyer dans toutes mes Lettres Extraordinaires, j'en adjouâteray icy quelques-unes que j'ay crû à propos de vous réserver. Tout ce qu'il y a de Réponses aux six Questions dans la dernière, a esté assez de vostre goût, & j'ay lieu de croire que vous ne recevrez pas moins de plaisir de celles que Mademoiselle Fredinie de Pontoise, a faites à ces mesmes Questions par autant de Madrigaux.

S E N T I M E N S

SUR LES SIX QUESTIONS
proposées dans l'Extraordinaire du
Quartier d'Octobre.

I.

*Souvent, par un bonheur extrême,
Un Barbare a vaincu de puissans Ennemis ;
Mais s'il eust entrepris de se vaincre luy-mesme,
La raison, le devoir, ne l'auroient pas soumis.*

*Ainsi je croy que la victoire
Que l'auguste LOUIS obtient sur son grand
cœur,*

*Le rend plus éclatant de gloire,
Que celle qu'il ne doit qu'à sa seule valeur.*

II.

*UN Berger qu'on croit infidelle,
Et qui ne l'a jamais esté,
Doit, sans perdre de temps, pour détromper
sa Belle,*

*Prendre tout à témoin de sa fidélité.
Ses assiduités, ses soins, sa complaisance,
Pourront en parler tour à tour ;
Il faut avec cela de la persévérance,
Et se reposer sur l'Amour.*

La

III.

*LA condition d'une Femme
A quelque chose de charmant ;
Et pour vous découvrir le secret de mon ame,
La vostre, cher Tirsis, a bien de l'agrément.
De vous dire si l'une est plus noble que l'autre,
Je ne m'y résoudray jamais ;
Il suffit que la mienne ait comblé mes souhaits ;
Pour vous croire heureux dans la vostre,*

IV.

*ON peut haïr en apparence
Un Objet qu'on a bien aimé ;
On peut cacher les feux dont on est consumé,
Sous une feinte indifférence ;
Mais dans les Loix de la Constance,
Un cœur bien amoureux, meurt toujours en-
flâmé.*

V.

*IL est plus glorieux de vaincre un cœur sensible
Aux attraitts d'une autre Beauté,
Que de rabaisser la fierté
D'un cœur que l'on croit inflexible.
La preuve en est plus claire que le jour,
Puis qu'un Berger qui change de Bergere,
Pour en aimer une autre, & luy faire la cour,
Peut prendre le change à son tour,
Et se voir châtié de son humeur legere ;
D'ailleurs l'Indifférent ne voit qu'un pas à faire*

VI.

*SE voir trahy d'une Maîtresse
 Que l'on aimoit uniquement,
 Et le voir sans ressentiment,
 C'est manquer de courage & de délicatesse.
 Amans trahis, pour vivre en paix,
 Fuyez & Climene & Sylvie,
 Autrement vous n'aurez jamais
 Un heureux moment dans la vie.*

La quatrième de ces Questions a esté traitée à fond d'une maniere fort agreable par M^r de Ravend. Ses raisonnemens vous plairont, & je croirois dérober beaucoup à vos plaisirs, si je diferois à vous faire part de ce qu'il a écrit sur cette matiere.

SI ON PEUT HAÏR
 ce qu'on a une fois bien aimé.

LES Passions sont différentes de leur nature, & a l'égard de l'Objet qui les fait naistre. Il y en a de promptes & de passageres, dont l'effet est violent, mais elles

elles durent peu, & ne laissent presque aucun vestige dans l'ame de ceux qui les ont reçues. L'Objet passe, & l'idée s'en efface incontinent. Telles sont la joye & la colere. Ces passions se succedent les unes aux autres, & un mesme Objet peut leur fournir de matiere. Mais les passions fortes & de longue durée, faisant plus d'impression sur nostre ame, y laissent un caractere & image de leur Objet, qu'il est malaisé d'effacer. Telles sont la tristesse & la douleur, mais sur tout, l'amour & la haine.

Il est certain encor que toutes les passions qui sont opposées, maîtrisent rarement le cœur de l'Homme à l'égard du mesme Objet; car outre qu'il y en a toujours une qui est dominante, l'Objet qui a frappé le premier nostre imagination, y laisse un obstacle invincible à l'effet que la passion contraire y veut produire. Cet obstacle n'est autre chose que l'habitude de la passion, qui est bien différente du mouvement de la passion contraire. Or l'amour estant une habitude qui s'est faite
par

par la transformation de l'Amant & de la Personne aimée, on peut dire qu'il est impossible de haïr ce qu'on a une fois bien aimé.

On ne le peut haïr par antipathie. Quelque défaut qu'on y découvre, quelque injure que nous en recevions, il a toujours je-ne sçay-quoy qui nous porte vers luy, & qui nous y attache malgré toutes les violences que nous nous faisons, dans le dessein de nous en separer. Peut-on le haïr par aversion, & regarder comme un mal la source de nostre bien & de nostre felicité? Pourroit-on le haïr par vangeance, & vouloir du mal à qui nous avons souhaité tant de bien?

*Se vanger de l'Objet qu'on aime,
C'est se vanger contre soy-mesme.*

Econtex ce que fait dire le plus sçavant Interprete de l'amour à la desolée Oenone, lors qu'elle voit Helene entre les bras de Paris. Elle devoit se vanger de cet Infidelle. Cependant

*A cet indigne Objet je perdis patience,
Je*

Je me frapay le sein , j'arrachay mes
cheveux ,

Et tournay contre moy la severe van-
geance

Que pressoit l'Objet de mes vœux.

*Tant il est vray qu'on ne peut haïr ce
qu'on a une fois bien aimé , & qu'on se
prend à soy-mesme de l'injure qu'il nous a
faite. Mais de plus, si quelques uns ont
crû que l'amour estoit une impression de
Dieu mesme, qui la peut changer? Si
elle vient de nostre Etoile, qui la peut
vaincre? Si elle vient enfin d'un certain
raport des esprits de l'Amant & de l'Ob-
jet aimé, qui peut rompre cette char-
mante harmonie? Si les choses sont
dignes d'estre aimées, ce seroit agir con-
tre la raison que de les haïr, & ces
mouvemens estant involontaires, ne peu-
vent détruire l'amour.*

*Nous nous formons ordinairement une
image odieuse de ce que nous haïssons.
Cette image nous suit par tout. Elle dé-
truit dans nostre esprit toutes ses belles
qualitez, & tout ce qu'il a d'aimable.*
Elle

Elle s'oppose à tous les bons sentimens que nous en pourrions avoir, & nous rend mesme insupportable le bien qu'il nous peut faire. Il en est de mesme de ce que nous aimons. Nous en gardons une image si vive & si charmante, qu'elle efface tous les défauts de la Personne aimée, tous les mépris & toutes les rigueurs qu'elle pourroit avoir pour nous.

Il se contracte une union si étroite entre l'Amante & l'Objet aimé, qu'ils ne font qu'une mesme chose, & de cette union il se forme une habitude qu'on ne peut changer, soit que l'image qui demeure imprimée dans nostre ame y produise toujours le mesme effet; soit que l'ame qui est plus dans ce qu'elle aime que dans ce qu'elle anime, ne puisse quitter le lieu de son repos & de sa complaisance. Quoy qu'il en soit, il est toujours vray que l'amour laisse en nous de certaines traces de l'Objet aimé, qui non seulement sont capables de fermer nos cœurs à la haine, mais encor de rallumer une plus forte passion qu'auparavant; &

ce

*ce sont ces restes de l'amour qu'en appelle
un feu caché sous la cendre.*

Amant, c'est une chose seûre,
Quand l'amour fait une blessure,
La marque en demeure toujours.
Eloignez-vous d'Iris, abandonnez
Aminte,
Implorez le Divin secours,
Si vostre ame en est bien atteinte,
Fuyez-les tant qu'il vous plaira,
Jamais de vostre cœur l'amour ne sortira.

*Quelques-uns croient que cette haine
peut venir d'un amour lassé, d'un amour
irrité; mais la colere peut elle durer con-
tre l'amour, & un veritable Amant
peut-il jamais se lasser d'aimer? Autre-
ment on peut dire qu'il n'a jamais bien
aimé, & ainsi il n'y a plus de Question
à résoudre.*

*La colere est une vapeur qui peut of-
fusquer l'amour, mais qui ne peut l'é-
teindre. Elle va quelquefois jusqu'à s'en
vanger, mais jamais jusqu'à le détruire.
Elle garde mesme des mesures pour l'Ob-
jet aimé dans ses plus grands emporte-
mens,*

*mens , & c'est ce qui faisoit dire à Hip-
sipile écrivant à Jason qui l'abandonnoit
pour Medée.*

Contre toy ma colere a ses bornes pre-
scrites ,
Elle t'eust épargné , non que tu le mé-
rites ;
Mais quelque dureté qui regne dans
ton cœur ,
Ma bonté va plus loin encor que ta
rigueur.

*Et qui est l'Amant qui ignore que tou-
tes les coleres en amour l'augmentent plus
qu'elles ne le diminuent , & qu'après une
rupture on s'aime souvent encor plus qu'on
ne faisoit auparavant ?*

Ceux qui n'aiment guere , sont sujets
au dégoust & à l'inconstance , mais ils
ne vont pas jusqu'à la haine. Pour haïr
ce qu'on a bien aimé , si cela se peut ,
il faut aimer encor. Cette espece de haine
vient d'un trop violent amour. On aime
ce qu'on croit haïr , & tous ce emportemens
ne sont que de foibles marques d'une faus-
se haine.

Il

Ily a eu des Amans cruels & barbares, dont l'amour s'est changé en fureur ; mais c'estoit moins des Amans que des Bourreaux. Mahomet II abatit d'un coup de Cimeterre la teste de sa Maîtresse ; mais l'ambition seule luy fit faire ce grand sacrifice. La haine n'y eut point de part, & son cœur paya cherement l'excès de sa brutale vanité. Mais pourquoy citer Mahomet ? Un Barbare est-il capable d'aimer ? Non , non , un véritable Amant aime toujours sa Maîtresse. Qu'elle soit fière, qu'elle soit inhumaine, qu'elle soit infidelle, elle est toujours aimable, il ne la sçauroit haïr,

Mais enfin quelle apparence de renverser l'Idole que nous avons adorée, d'abatre l'Autel où nous avons sacrifié, d'arracher de nostre cœur ce qui en faisoit les delices ? Quel châtiment doit attendre de l'Amour un Infidelle qui passe de la legereté à l'ingratitude & à la haine ? Je conclus donc avec le Proverbe, Qu'on ne peut haïr ce qu'on a une fois bien aimé.

Je

Je croy, Madame, que vous vous laisserez persuader par ces raisons. Il est de certains outrages qui font prendre des résolutions de haïr ; mais on ne les exécute jamais, si ce n'est qu'on devienne aussi jaloux qu'on est amoureux, car il n'y a rien qui soit plus à craindre que la jalousie. Elle aveugle ceux qu'elle possède, & quand ils se sont une fois mis quelques chimères en teste, la raison est incapable de les dissiper. Vous en trouverez la preuve dans ce que j'ay à vous dire. Quoy que la chose soit arrivée il y a déjà un an, comme elle n'a esté jusqu'icy connue de personne, elle n'en aura pas moins les graces de la nouveauté.

Après que le Roy eut pris Gand & Ypre, il renvoya dans cette première Ville une partie des Troupes qui composent sa Maison. Un des Officiers qui les commandent, fut logé chez un Avocat. Il en reçut de très-grandes honnestetez, & rien ne luy fut
fut

fut épargné de ce qu'il pouvoit attendre d'un Hôte obligeant. Si-tôt qu'il entroit, l'Avocat luy venoit tenir compagnie, & il ne le quitoit jamais le soir, qu'il ne l'eust mis dans sa Chambre. L'Officier méritoit toutes ces civilitez. Il estoit bien fait, galant Homme, raisonnoit juste, & disoit les choses d'une maniere tres-agreable. Mais quelques belles qualitez qu'il eust, ce n'estoit point par estime particuliere pour luy que l'Avocat luy rendoit tant de devoirs. Un autre principe le faisoit agir. Il estoit naturellement jaloux, & jaloux avec tant d'excès, qu'on ne pouvoit jetter les yeux sur sa Femme, sans luy faire croire qu'on luy en vouloit. Ainsi les égards d'honnêteté & de complaisance que l'Officier témoignoit avoir pour cette Femme, blessèrent l'imagination du Mary. Il crût qu'il en estoit devenu amoureux, & c'estoit pour ne luy laisser aucune occasion de luy en conter, qu'il ne le
qui-

quitoit jamais un moment. L'Officier qui estoit fort éloigné des sentimens qu'on luy imputoit, ne se faisoit point une peine d'avoir toujours l'Avocat en teste. Il luy trouvoit de l'esprit, & n'ayant rien de particulier à dire à sa Femme, il ne s'embarassoit point du soin extraordinaire qu'il prenoit de la garder. Cette sorte d'indifférence pour elle, ne remédioit point à ce que le Mary souffroit de sa défiance. Il croyoit lire dans les yeux de l'Officier l'amour que luy avoit donné sa Femme, & il s'estoit mesme apperceu avec beaucoup de chagrin qu'il avoit quelquefois soupiré en la regardant. Cette remarque acheva de confirmer ses soupçons. La verité est qu'un souvenir amoureux avoit de temps en temps cousté des soupirs à l'Officier, sur quelque rapport qu'avoit la Femme de l'Avocat avec une fort belle Personne qu'il aimoit passionnément, & qu'il avoit laissée à Paris. Ce n'est pas

pas qu'il y eust entr'elles aucune ressemblance de traits. Le visage de l'une estoit fort différent de celuy de l'autre, mais elles estoient toutes deux de la mesme taille, avoient l'une & l'autre les cheveux blons; & ce qui frapoit davantage l'Officier, la belle Personne dont il estoit amoureux ne portoit presque jamais que du bleu, & la Femme de l'Avocat mettoit tous les jours un Des-habillé de cette couleur. Les choses estoient en cet état, & la jalousie qui devoit le Mary sans qu'il en fust rien paroistre, n'avoit encor esté incommode que pour luy, quand elle éclata par une occasion aussi impréveuë qu'elle fut extraordinaire. L'Officier revint un soir tout resveur. Il avoit perdu son argent au jeu, & ne trouvant pas à propos de le dire à l'Avocat qui luy demanda la cause de son chagrin; il suposa quelque legere indisposition pour avoir le prétexte de se retirer. L'A-

Avril 1679.

C / ve;

vocat le mit dans sa Chambre à son ordinaire; & afin de luy faire croire que les soins qu'il luy rendoit estoient pour luy-mesme indépendamment de sa jalousie, le lendemain il voulut aller s'informer dès le matin comment il avoit passé la nuit. Il ouvrit la Porte sans l'éveiller, & s'estant approché fort doucement, il apperçut une Boëte de Portrait que l'Officier avoit laissée sur un Fauteuil auprès de son Lit. C'estoit le Portrait de sa Maîtresse. Il le portoit par tout avec luy, & il l'avoit regardé le soir pour se consoler de la perte de son argent. L'Avocat ne pût résister à la tentation de prendre la Boëte. Il s'en saisit, & ne l'eut pas plustost ouverte, qu'un grand cry qu'il fit éveilla le Cavalier. Il fut surpris de voir son Portrait dans les mains de l'Avocat, & il le fut encore plus quand le voulant retirer, il luy entendit dire qu'il auroit sa vie auparavant. Il sauta du Lit en passant

fant sa Robe de chambre, & alla
 vers l'Avocat qui s'estoit saisy de ses
 Pistolets qu'il avoit trouvez sur la
 Table. L'Officier s'en mit peu en
 peine. Ces Pistolets estoient sans a-
 morce. Il l'avoit ostée à cause de
 quelques Enfans qui pouvoient y tou-
 cher en badinant, & comme il n'en
 craignoit rien, il se contenta de cou-
 rir à son Epée, dont il donna quel-
 ques coups du pommeau à l'Avocat,
 qui lâchoit inutilement le déclin
 des Pistolets. La partie n'estant pas
 égale, l'Avocat qui recevoit tou-
 jours quelque coup, cria aux Vo-
 leurs de toute sa force. Un des Ma-
 gistrats passoit alors dans la Rue.
 Ces cris l'arrestèrent. Il prit quel-
 que escorte, & monta à la Chambre
 des Combatans. Le spectacle le sur-
 prit. L'Officier en Robe de cham-
 bre tenoit d'une main l'Avocat par
 le collet, & son Epée nue de l'autre.
 Il s'avança pour empêcher que cette
 violence n'allast plus loin; & ayant

fait entendre au Cavalier en termes graves de Magistrature, qu'il estoit Officier de Justice, il luy commanda de par le Roy de cesser ses emportemens contre son Hôte. Le Cavalier s'arresta, & il n'eut pas plustost conté au Magistrat la cause de leur démelle, que l'Avocat reprit brusquement qu'il avoit raison de ne vouloir pas rendre le Portrait, puisque c'estoit celui de sa Femme. Le Magistrat qui la connoissoit, voulut juger par ses yeux, & ayant examiné le Portrait en question, il se mit du party de l'Officier qui traitoit l'Avocat d'extravagant. L'Avocat au desespoir de ce que le Magistrat se déclaroit contre luy, demanda tout en colere s'il estoit aveugle, & s'il pouvoit ne pas reconnoître sa Femme à ses cheveux blons, & à son Deshabillé bleu. On eut beau luy dire que le Portrait n'ayant aucun de ses traits, & ne luy ressemblant que par du blond & du bleu, cette circon-

stan-

stance estoit trop foible pour s'y arrêter. Il soutint toujours que c'estoit le Portrait de sa Femme, & qu'il y avoit intelligence entr'elle & le Cavalier. La contestation s'échauffa. Les deux prétendus Rivaux se dirent chacun des choses facheuses. L'Avocat qui n'estoit plus maître de sa raison, donna un démenty au Cavalier. Le démenty fut payé d'un soufflet, le soufflet d'une gourmade, & le combat recommença tout de nouveau. Le Magistrat se mit entr'eux pour les séparer, & reçut les coups qui ne pûrent aller jusqu'aux Combattans. Cependant une Servante accourûe à ce second bruit, alla dire en haste à sa Maîtresse que l'Officier assassinoit son Mary. La belle couchoit dans un Appartement de derriere, où elle n'avoit rien entendu de tout ce vacarme. La nouvelle luy fit craindre tout. Elle se jetta hors du Lit toute effrayée, & courut à demy nuë à la Chambre de l'Officier. L'accueil fut

fut mal gracieux pour elle. Le Mary qui ne ſçavoit à qui ſe prendre de l'éclat qu'il avoit commencé de faire, la régala de quelques ſoufflets, dont le Magiſtrat empêcha la ſuite. Ces fortes de carreſſes qui n'eſtoient ny ordinaires ny deuës à la Belle, la mirent dans un ſi grand ſaiſiſſement de douleur, qu'elle en demeura évanouïe. On chercha à la faire revenir, & tandis que ce charitable ſoin occupoit le Magiſtrat & le Cavalier, l'emporté Mary envoya dire au Pere & à la Mere de ſa Femme, qu'ils vinſſent reprendre leur Fille, s'ils ne vouloient qu'il la fiſt mener dans un Convent. L'un & l'autre vint. Le compliment de leur Gendre les avoit ſurpris, & ils le furent encor davantage de trouver leur Fille en cet état. Ils ne ſçavoient que penſer de la voir avec une ſeule Jupe dans la Chambre d'un Homme qui avoit encor ſon Bonnet de nuit, & en préſence d'un Magiſtrat de la Ville. Le Mary leur fit

fit les mesmes plaintes qu'il avoit déjà faites de l'infidelité de sa Femme, & les finit par le prétendu don de son Portrait au Cavalier. La Belle qui estoit revenuë de son évanouissement, demanda raison de la calomnie. Il fut question de voir le Portrait. L'habillement bleu, & les cheveux blons, estoient la seule ressemblance qu'il eust avec elle. Le Pere & la Mere qui avoient eu la patience de laisser dire à leur Gendre les choses les plus cruelles contre leur Fille, ne pûrent la voir condamnée sur un soupçon qui avoit si peu d'apparences de verité, sans entrer dans un ressentiment proportionné à l'affront qu'on leur faisoit. La Mere se jetta la premiere sur l'Avocat, le prit aux cheveux; & tandis qu'elle les tiroit d'une main, & l'égratignoit de l'autre, le Pere luy faisoit connoître qu'on ne l'offensoit pas impunément. La Femme toute interdite de voir aux mains les trois Per-

sonnes à qui elle devoit le plus , crioit au secours sans prendre party. Ses cris attirerent quelques Voisins de l'un & de l'autre Sexe , qui estant arrivez au champ de bataille , firent cesser ce dernier combat. Il falut de nouveau éclaircir le fait. Les circonstances qui avoient donné lieu au soupçon , furent trouvées ridicules. Tout le monde blâma le Mary. Le Mary voulut avoir raison contre tout le monde , & traitant ceux qui le condamnoient , d'ignorans , il envoya chercher le plus fameux Peintre de la Ville , comme un Juge compétent sur cette matiere. Le Peintre arriva. Le Mary luy mit luy-mesme le Portrait entre les mains , & le pria de leur dire à laquelle de toutes ces Femmes il trouvoit qu'il ressembloit. Le Peintre les regarda toutes , examina le Portrait , & dit qu'il ne ressembloit à aucune. L'Avocat plus en colere qu'il n'avoit esté jusque là , demanda au Peintre s'il pouvoit nier
que

que ce Portrait ne fust celuy de sa Femme, & le Peintre n'eut pas plustost répondu qu'il luy ressembloit encor moins qu'aux autres, que deux soufflets & quelques gourmades le payerent de sa réponce. A ce quatrième combat on faist le Mary comme un furieux; mais si on arresta ses mains, on n'arresta pas sa langue. Il dit que le Peintre estoit de l'intrigue, que c'estoit luy qui avoit fait le Portrait, & que les présens de l'Officier l'ayant corrompu, il avoit interest d'empescher que la verité ne fust connue. Le Peintre demanda reparation d'honneur & pour l'imposture, & pour les coups qu'il avoit reçeus. Il y avoit tant de témoins de la chose, que rien n'estoit plus à craindre pour l'Avocat que le Procés criminel qu'il luy vouloit faire. Toute l'Assemblée s'employa aupres du Magistrat, pour le supplier de l'assoupir; & l'Avocat qui commençoit à connoistre qu'il avoit tort, ayant consenty à l'en faire.

Juge, il le condamna à quelque somme d'argent, qui obligea le Peintre à se taire. Cependant comme il ne falloit pas que l'affaire restât indécise, parce qu'elle regardoit la réputation & le repos de la Belle, on apporta de si bonnes raisons au Mary sur ce que le raport d'habillement estoit un pur effet du hazard, & ne pouvoit faire de conséquence, que peu à peu il se laissa ébranler; & ce qui acheva de le convaincre, ce fut qu'il estoit impossible que le Portrait qui avoit causé tout ce desordre, fust le Portrait de sa Femme que l'Officier eust fait faire, puis qu'on pouvoit aisément connoître qu'il estoit fait il y avoit déjà plus d'un an, & que l'Officier n'estoit dans la Ville que depuis dix jours. Cette dernière raison l'emporta. L'optiniâtre Jaloux se rendit, & joua le personnage du *Georges Dandin* de feu Moliere, en faisant des excuses à son Beupere, à sa Bellemere, à sa femme, & à l'Of-

l'Officier, qui demeura possesseur de son cher Portrait. Vous jugez bien, Madame, que toutes choses se trouverent par là fort disposées à la paix. Il ne s'y rencontra qu'un seul obstacle. L'Avocat se connoissoit. La moindre apparence le rendoit jaloux. Il avoit outragé sa Femme. Elle pouvoit estre d'humeur à se vanger, & l'Officier estoit en état de luy en fournir les occasions. Ainsi pour le repos du ménage, il falloit que l'Officier délogeast. On vient à bout de tout avec de l'argent. L'Avocat se résolut d'en donner, & il ne s'agissoit plus que de la somme, quand on entendit publier un ordre à la Compagnie de sortir de Gand. Cet ordre leva la difficulté. L'Officier partit, & laissa le Mary & la Femme en pleine liberté, de faire leurs conditions telles qu'ils les crûent nécessaires pour la sécurité de leur repos.

Je vous ay fait part dans mes deux dernieres Lettres de quelques Fêtes

du Carnaval. C'est une saison favorable pour les plaisirs; mais quoy qu'elle donne lieu par tout à des réjouïssances particulieres, celles de Venise vont au delà de tout ce qui se peut faire ailleurs de plus magnifique & de plus galant. Aussi l'on y vient en foule dans ce temps de joye de tous les côtez de l'Europe, & il ne se passe point de Carnaval qui n'y amene extraordinairement plus de soixante mille Personnes, tant Etrangers, que Gens Sujets de l'Etat. On y peut choisir d'une infinité de Fêtes ou Assemblées qui s'y font dans de somptueux Palais, chez la principale Noblesse. Les Dames s'y trouvent toujours en grand nombre admirablement parées, & on y reçoit une quantité prodigieuse de Masques de l'un & de l'autre Sexe. La plûpart des Mariages des Nobles, quoy qu'attestez depuis fort long temps, ne s'achevent ordinairement qu'au Carnaval, & c'est ce qui donne occasion à ces

ces grandes Assemblées. Comme les Palais sont fort spacieux, la Salle du Bal est au milieu de huit ou dix Chambres, toutes ornées de riches Tentures, de Tableaux, & de Meubles d'un fort grand prix. Il y a de tres-agreables Concerts d'Instrumens dans chacune. Les Masques les vont entendre, & on y donne de toute sorte de Liqueurs à ceux qui en veulent. Les Dames priées sont assises dans la Salle du Bal, où la Noblesse les vient prendre pour dancer. Leur dance n'est qu'une maniere de promenade, continuée quelquefois de Chambre en Chambre, où ceux qui y sont peuvent avoir le plaisir de voir passer tout la Bal. Un Gentilhomme rencontrera un de ses Amis, & luy donnera la Dame qu'il tient afin qu'il poursuive la dance avec elle, & quand la Dame veut se reposer, elle fait la reverence, & prend un siege. Grande liberté en tout cela, & jamais de confusion.

Pendant tout le Carnaval il y a plusieurs Académies de Jeu, les unes pour la Noblesse, & les autres pour les Bourgeois. Les Masques ont le privilege d'entrer par tout. Leur Jeu le plus ordinaire est celui de la Bassete. On y joue des sommes immenses, & l'on tient que dans Venise il se consume pour plus de cinq cens mille livres de Cartes qui payent des droits au Prince. Ce qu'on ne scauroit assez admirer, c'est ce qui se passe dans la Place de S. Marc, où il y a quelquefois jusqu'à trente mille Personnes, la plupart masquées, tant Hommes que Femmes, & de toute sorte de conditions. Les Dames, outre une magnifique parure, y éclatent en Pierrieres, dont elles ont toutes un tres-grand nombre. C'est là que se font les parties pour le Bal, l'Opéra, la Comédie, & les autres divertissemens. On y trouve des Bandes de cinquante à soixante Masques, qui representent ensemble un sujet re-

re-

reglé , sans compter plusieurs autres Compagnies de symphonie quis'y rencontrent. On y voit aussi quantité de Festes de Taureaux qui combattent contre des Ours & des Chiens , mais ce ne sont pas des plaisirs tranquilles , & il y arrive quelquefois beaucoup de désordre.

Des huit Théâtres qui sont à Venise , il y en a eu six occupez dans le dernier Carnaval. Deux Troupes de Comédiens des meilleurs de l'Italie , ont représenté plusieurs Pieces , sur celui de S. Samüel , & sur celui de S. Caëtan. Le premier appartient à M^r Grimani Spaghi , & l'autre à M^r Badoüer. Divers Opéra ont attiré une foule extraordinaire de Spectateurs sur les quatre autres Théâtres. Celui de S. Anzolo , élevé depuis deux ans par le Sieur Santorini , a servy aux Représentations de deux qui avoient pour titre *Sardanapale* , & *Circé*. La beauté des Machines & des Décorations répondoit à la bonté
des

des Instrumens, & de la Musique. Elle avoit esté faite par le Sieur Jean Dominique Freschi, Maistre de Chapelle à Vicenze. Deux autres Opéra ont paru avec quantité de changemens de Théâtre, sur celuy de S. Luc, appartenant à M^r Vendramin. La Musique du premier intitulé *Sexte Tarquin*, estoit du Maistre de Chapelle de S. A. S. le Duc de Mantouë, & celle du second, ayant pour titre *Le doe Taranni*, marquoit l'excellent génie du Sieur Antonio Sertorio qui l'avoit faite. C'est un des plus expérimentez Maîtres de Chapelle qu'il y ait en Italie. Il y avoit plusieurs Machines, & entr'autres, un Firmament qui venoit des Cieux, tout rempli d'Etoiles, en maniere d'un Palais des Dieux. Quantité de Gens se voyoient rangez tout autour des Balustrades, & tout estoit soutenu en l'air. On n'avoit pas esté quitte de cette Machine pour deux mille Ecus. Joignez à cela les meilleurs Musiciens qu'on

qu'on eust pû trouver. Le fameux Cortonne en estoit. On luy donnoit quatre cens Pistoles d'or pour deux mois de Représentation que dure le Carnaval; autant à Marguerite Pia; deux cens cinquante à la Signora Giuglia Romana, & aux autres selon leur merité.

Les deux autres Théâtres d'Opéra de cette année, ont esté ceux de S. Jean & Paule, & de S. Jean Chrifostome. Ils apartiennent à M^r Grimali. On a représenté *le Grand Alexandre* sur le premier. Le Napolitain s'y est fait admirer secondé de trois excellentes Musiciennes. Les Décorations en estoient superbes, Chars de triomphe, Chaïses roulantes tirées par de vrais Chevaux, & des Cavaliers aussi à cheval. Une Machine venant du Ciel, remplie d'Apollon & des neuf Muses qui faisoient entendre une admirable Simphonie de Voix & d'Instrumens, occupoit toute la face du Théâtre. La Musique

que estoit de M^r Ziani le jeune.

Quant au Théâtre de S. Jean Chrisostome, fait cette année même, il a remporté le prix sur tous les autres, tant pour sa somptuosité que pour la Simphonie, Musiciens, Décorations, & Machines. Ce n'est que de l'or au dehors des Loges. Le dedans tapissé de Velours de Damas, & des plus riches Etofes qui se fassent à Venise. *Neron* estoit le titre de l'Opéra qui fut représenté sur ce Théâtre. Le fameux Isape ou Josepin de Bavières, l'incomparable Jean François Grotti Romain, surnommé Siphax, & la Signora Antonia Caratti Romaine, y chantoient. Ces trois avoient pour eux seuls mille Pistoles d'or pour leur Carnaval. La Musique estoit de la composition du Sieur Palavicini. C'est un des plus sçavans Maistres qu'il y ait en ce Pais-là. Sa maniere est aussi galante que spirituelle, & on ne peut trop louer l'adresse qu'il a de donner admirablement

ment ce qui convient à chacun de ceux qui servent d'Acteurs dans un Opéra. Il faut, Madame, vous faire juger par vous même de la beauté des Airs qu'il compose, en vous envoyant un de ceux qui a esté chanté dans celui-cy. En voicy les Paroles avec la Note.

AIR. CHANTÉ DANS UN DES DERNIERS

Opéra de Vénise.

*Per non vivere golofo,
Vò cercando ogn'or riposo,
E trovarlo, oh Dio, non sò.
S'un momento
Di contento
Fò provar al alma in seno,
Quasi rapido baleno
Il martir da me termo.*

Quarante Instrumens des meilleurs qu'on eust pû trouver, servoient à la Simphonie. L'ouverture du Théâtre se faisoit par une grande Place dans

dans Rome, avec des Arcs de triomphe, & un Globe qui en s'ouvrant laissoit voir plus de cent Personnes en armes. Néron paroissoit dans une autre Scene. Son Char estoit traîné par deux Elephans. Apres luy, le Roy Tiridate venoit à cheval avec les principaux de sa suite. La Reyne sa Femme estoit portée par des Hommes dans une Chaise fort magnifique, & l'un & l'autre alloient se prosterner aux pieds de Néron, qui ordonnoit un Bal pour les divertir. Une fort grande quantité de lumieres faisoit briller la Décoration qui fut particuliere à ce Bal. Néron, & toute sa Cour tant de l'un que de l'autre Sexe, y dançoit à l'Italienne, au son de plusieurs Instrumens extraordinaires qui estoient sur le Théâtre. On voyoit ensuite une Académie de Musique dans laquelle Néron chantoit, ainsi que les principaux de ceux qui l'accompagnoient, auxquels il distribuoit des Rôles pour représen-

ſenter une Comédie. Cet Empereur y jouïoit luy-mefme, & c'eſtoit quelque choſe d'aſſez particulier que cette Scene. Il y avoit des Loges des deux coſtez du Théâtre. Des Dames & des Cavaliers entroient dans ces Loges, comme Auditeurs de la Comédie, & une toile ſe levant laiſſoit paroître un autre Théâtre. On y voyoit la Lune & ſept Etoiles en Machines, toutes ſi brillantes, que leur éclat n'ébloüiſſoit pas moins qu'il ſurprenoit. La Comédie eſtant faite, Néron donnoit l'ordre pour un ſuperbe Feſtin. Il avoit eſté préparé dans une Grote toute remplie de nûages, qui formoit une Décoration d'une beauté merveilleuſe. On croyoit voir un lieu enchanté. Il y avoit de la Simphonie dans tous les coins de la Grote. Les Tables eſtoient élevées en manieres de Machines, & on n'y pouvoit aller qu'en montant vingt degrez de chaque coſté. Au milieu de ce Feſtin on venoit avertir
Né-

Néron que son Palais alloit estre assié-
 gé par des Conjurez. La Scene sui-
 vante faisoit paroître un grand Peu-
 ple en armes, qui avec les Conjurez
 donnoit l'assaut au Palais. On se ser-
 voit d'Echelles & de Machines pour
 y monter, & toutes sortes d'Armes
 estoient employées pour en abatre les
 Tours, & renverser les Murailles.
 Les Assiegez faisoient éclater une vi-
 gueur extraordinaire pour leur défen-
 se, & ils estoient secondez par Ty-
 ridate, qui accompagné d'un bon
 nombre de Soldats entreprenoit un
 combat si furieux contre les Assie-
 geans, que quoy qu'il fust feint, il
 ne laissoit pas de causer de l'épou-
 vante aux Spectateurs. Plus de cent
 Personnes estoient engagées dans ce
 combat. Il duroit pres de demy-
 heure, & finissoit par la défaite des
 Conjurez. Néron faisoit voir la joye
 qu'il avoit de cette Victoire par une
 Simphonie ordonnée dans le mesme
 temps. Elle venoit sur une Machine
 rou-

roulante, qui sortant de la Porte de son Palais, s'élargissoit à mesure qu'on la voyoit avancer. Elle occupoit insensiblement tout le Théâtre, & certains nûages qui la couvroient, se dissipant, on y découvroit quantité d'Instrumens de toutes sortes, Flûtes douces, Trompetes, Timbales, Violes, & Violons, qui se joignant à la grande Simphonie de l'Opéra, formoyent la plus belle & la plus mélodieuse harmonie qu'on eust jamais entenduë.

Le dernier jour du Carnaval, apres qu'on eut représenté cet Opéra, M^{re} Grimani, aussi estimez pour leur mérite particulier que pour les avantages de leur naissance, (ils sont alliez de M^r le Duc de Mantouë, & de la Maison de Gonzague,) donnerent le Bal à toute la Noblesse dans ce lieu mesme. Rien ne pouvoit estre plus magnifique. Toutes les Dames qui avoient esté invitées à l'Opéra, furent régälées dans leurs Loges, de plu-

plusieurs Bassins remplis des meilleurs mets de la saison, & de toute sorte de liqueurs. Plus de cent Flambeaux de cire blanche qu'on alluma sur des Bras d'or attachez aux dehors des Loges, répandoient un nouveau jour sur le Parterre. Quantité de Dames des plus belles & de plus jeunes s'y placèrent apres le Repas, sur des sieges qu'on avoit préparez tout autour. Elles estoient habillées à la dernière mode de France, mais dans un ajustement si superbe, qu'on ne voyoit qu'or, argent, broderie, points, & pierreries. Plus de deux cens Gentilshommes se trouverent dans le mesme lieu. La magnificence de leurs Habits ne ce doit en rien à celle des Dames, & on ne leur voyoit comme à elles que Broderie, Pierreries, & Points des plus fins. Il ne s'estoit fait de longtemps aucune assemblée où la Noblesse Venitienne se fust renduë, ny en si grand nombre, ny dans une si riche parure. Toute la Simphonie de

de l'Opéra estoit en cercle sur le Théâtre. Vous jugez bien qu'une si charmante harmonie ne fut pas un des moindres plaisirs que causa le Bal. Il n'y avoit que les Personns qui en estoient, dans le Parterre. Tout le reste demeura dans les Loges à voir dancer. On donna encor un nouveau Régál aux Dames, & la Feste ne finit que quand le jour commença.

Quoy qu'on ne voye Carrosses ny Chevaux à Venise, à cause de la quantité de Ponts qui y sont élevez en Arche pour donner passage aux Gondoles, la Noblesse ne laisse pas d'y avoir une tres-belle Académie pour tout ce qui regarde les exercices du Corps. Elle est tenuë par M^r Nicolo Gentil-homme Napolitain. Cette Noblesse voulant montrer au Public qu'elle n'avoit pas moins d'adresse à manier un Cheval qu'en toute autre chose, fit un tres-beau Carrousel le 27. Fevrier & le 6. Mars. Elle s'estoit separée en quatre Qua-

Avril 1679.

D

dril-

drilles, de quatre Cavaliers chacune. Il y en avoit une de Mores, une d'Indiens, & deux autres de Turcs & de Tartares. Ils combattirent aux Testes avec le Dard, le Pistolet, & l'Epee, & firent en suite un Ballet à cheval, de trois façons. Trois Récits y furent chantez par le Fameux Musicien Cartonne, vestu en Diane. L'équipage de ces Mores, Indiens, Turcs & Tartares, estoit magnifique, & jamais on ne vit des Rubans, des Plumes, & des Pierreries en si grande confusion. Ils avoient huit Trompetes, & trente Personnes de Livrées, tous fort lestes, & montez sur les plus beaux Chevaux d'Italie. Les Dames & les Cavaliers qui se trouverent à ce merveilleux Spectacle, estoient dans des Loges faites expres. Il y avoit de grands Benafauts pour les Etrangers, le tout dans le lieu même de l'Académie, qui peut contenir jusqu'à quatre mille Personnes. Les seize qui for-

me-

merent ces quatre Quadrilles, estoient M^r le Duc de Mantoue; M^r Moulin, M^r Cornaro, deux Freres, M^r Valleri, deux Freres, & Cousin; M^r Dolfin; M^r Morosini, deux Cousins; & M^r Foscarini; Loredan, Zanobie, Tiepolo, Capello, & Cavabli, tous de la meilleure Noblesse Venitienne, des plus riches, & des plus adroits.

Je croy vous avoir parlé d'un Panegyrique de M^r le Chancelier, fait en Vers Latins par M^r de Santeuil, Chanoine de S. Victor. Je ne vous répéteray point qu'il a un commerce tres-familier avec les Muses, & qu'il ne part rien de luy qui ne fasse voir qu'elles le favorisent de leurs graces les plus particulieres. Le Panegyrique dont je vous parle en est une preuve. Elles y sont répandues par tout. C'est ce qui a engagé un fort galant Homme, non pas à le traduire tout à fait en onstre Langue, mais à en prendre l'idée générale & quelques pen-

pensées, car pour la fiction elle est traitée différemment. Cela n'empêche pas qu'il n'ayons qu'on doit uniquement à M^r de Santeuil cette ingénieuse manière de louer M^r le Chancelier.

L A N Y M P H E D E C H A V I L L E.

Lors que le choix du Roy dans le Grand
LE TELLIER

*Fit revoir à la France un digne Chancelier,
A peine le sçeut-on, qu'une Bouche fidelle
A Chaville bientôt en porta la nouvelle,
Chaville, où ce Héros va prendre quelquefois
Un moment de relâche à ses graves Emplois.
Ce n'est point un Palais d'admirable structure,
Ny des Jardins où l'Art surpasse la Nature.
De l'Ombre, quelques Eaux; & des Berce-
aux galans,*

*Font de cette Maison les charmes les plus
grands,*

*Une propriété noble, une grace champêtre,
C'est tout; ainsi le veut la sagesse du Maître.
Mais, loin de l'imiter, la Nymphe de ces lieux,
Æglé, cachant toujours un cœur ambitieux,*

Se-

*Se persuade enfin que tant de modestie
Avec un si haut Rang seroit mal assortie.
Déjà pour embellir ses Fardins & ses Eaux,
Elle forme en secret mille projets nouveaux,
Elle ne se croit plus une Nymphe ordinaire,
Ses jeux accoutumés ne scauroient plus luy
plaire,*

*Des Hostesses des Bois les simples entretiens
Luy paroissent trop bas pour y mesler les siens,
Et la superbe Æglé n'a plus rien à leur dire,
On veut toujours parler de tout ce qu'elle
admire,*

*Tantost de ces grandeurs où son orgueil prétend,
Et tantost du Héros dont elle les attend.*

*Puis, pour leur en tracer une pompeuse image,
Elle peint des éclairs sortans de son visage,
Luy met dessus le front l'austère gravité,
Luy donne dans les mœurs plus de severité,
Décrit de son pouvoir les marques vénérables,
Fait voir autour de luy des armes redoutables,
Spéctacles, je l'avoue, illustres, glorieux,
Mais inconnus encore à ces paisibles lieux.*

*Aussi les Sœurs d'Æglé n'y trouvent pas grands
charmes,*

*Le Héros sous ces traits leurs donne trop d'al-
larmes.*

*L'une a peur que le bruit d'une nombreuse Cour
Vienne souvent troubler leur tranquille séjour;
L'autre, qui cherche en luy sa douceur si
connue,*

*Demande en soupirant ce qu'elle est devenue ;
Et toutes, pour cacher leur crainte, ou leurs
regrets ,*

*Se retirent bientôt dans leurs Antres secrets.
Cependant LE TELLIER vient avec peu
de suite.*

*A son abord Æglé, par son devoir instruite,
Au dessus de son Urne émeut de petits flots ,
Et de leur doux murmure applaudit au Héros.
Mais, Dieux ! en le voyant, quelle surprise
extrême ,*

*De ne point découvrir cette pompe qu'elle aime ,
Tout ce grand appareil vanté dans ses discours ,
Il paroît à ses yeux tel qu'il parut toujours.
Ailleurs rien n'est changé la fiere Sentinelle
N'usurpe point l'employ du Concierge fidelle ;
On n'entend point parler de Gardes ny d'E-
xempt ,*

**** n'est point là dans son habit décent.
Costeaux qui vous cachez sous les vertes fe-
uillées ,*

*Bois, Prez, tendres Gazons, agreables Valées,
Ce vous doit estre un sort & bien noble &
bien doux ,*

*Que LE TELLIER vous cherche, & se
plaise avec vous,*

*Dans vos charmans détours je le voy qui s'a-
vance ,*

*Bien loin autour de luy regne un profond silence ,
C'est ainsi que ces lieux semblent le révérer ;*

Le

Le plus petit Zéphir n'oseroit respirer ,
 Les Chansons des Oiseaux sont à l'instant cessées ,
 Tout craint de le distraire en ses hautes pensées ;
 Mais non , chantez , Oiseaux , folâtrez , douz
 Zéphirs ,

Il ne vient point gésner vos innocens plaisirs ,
 Au lieu de ce respect montrez-luy de la joye ,
 C'est pour le divertir que le Ciel vous l'envoie .
 Tandis qu'il se promene en ces lieux pleins
 d'appas ,

Une simple Naiade , au bruit que font ses pas ,
 A travers le cristal de sa demeure humide ,
 Ose le parcourir d'un œil prompt & timide ,
 Mais n'appercevant rien de ce qu'a dit Æglé .
 Elle rend un doux calme à son esprit troublé .
 Il semble que de joye au sortir de sa source ,
 Pour l'aller publier , elle haste sa course ;
 Tous les Bois d'alentour sont bientôt avertis ,
 Et les discours d'Æglé sont bientôt démentis .
 Vous verriez à sa voix revenir les Naiades ,
 Et de leurs troncs ouverts accourir les Driades ,
 Comme apres un orage on peut voir des Pigeons
 Que le Soleil rassemble à ses premières rayons .
 A l'aspect du Héros ce n'est plus qu'allégresse ,
 La foule pour le voir se grossit & s'empresse .
 Pan mesme , & ses Sylvains , venant de toutes
 parts ,

Ont peine à contenter leurs avides regards .
 Alors , comme à l'envy , sur leurs pipeaux rustiques ,

*Ils osent célébrer ses vertus héroïques ,
 Les Oiseaux réjoüis y meslent leurs concers ,
 Et la voix des Echos les répand dans les airs.
 Mais vous , demeurez interdite & confuse ,
 Églé , reconnoissez que l'orgueil vous abuse ,
 Que pour les vrais Héros le faste est sans appas ,
 Et qu'ils souffrent la pompe , & ne la cher-
 chent pas.*

Ces Vers partent d'une veine si aisée, que quoy que la matiere soit des plus illustres, on peut dire qu'ils n'en ravalent point la dignité. On m'en avoit promis de fort galans qu'on ne m'a point encor envoyez. Ils ont esté faits sur le Mariage de M^r de Chamilly. Je me contentay de vous mander la derniere fois qu'il avoit épousé Mademoiselle du Bouchet de Vilfly. Il faut vous dire aujourd'huy que cette Demoiselle est riche de pres de huit cens mille livres, qu'elle est dans une grande devotion aussi-bien que Madame sa Mere, & d'un mérite qui ne la rend pas moins considérable que sa vertu. Je vous ay dit tant de choses de M^r de

de Chamilly dans la plupart de mes Lettres, qu'il semble qu'il soit inutile d'y rien adjoûter. Il est Frere de ce fameux M^r de Chamilly Lieutenant General, à qui sa valeur, sa prudence, son esprit, & sa galanterie avoient acquis une si haute réputation. Celuy dont je vous parle est fort connu par luy mesme. Ses Emplois & les Gouvernemens qu'il a eus, sont de glorieuses preuves de ses services. On luy a confié ceux de Zwol, de Nuis, de Grave, d'Oudenarde, & il a présentement celuy de Fribourg. La longue & presque incroyable résistance de Grave a fait tant de bruit, que tout ce que je pourrois dire là-dessus à son avantage, seroit infiniment au dessous de ce que ce Siege en fait concevoir.

Je vous ay aussi parlé fort souvent de M^r le Bret, Lieutenant General, & Gouverneur de Douay. Je ne vous en parleray plus qu'au-jourd'huy. L'occasion en est bien funeste, puis

D 5 que

que ce n'est que pour vous apprendre sa mort. C'estoit un tres-bon & ancien Officier. Il avoit servy en Catalogne depuis quelques années, & toujous avec succès. Le Roy qui ne donne les Gouvernemens, & sur tout ceux qui sont d'une aussi haute importance que l'est celuy de Douay, qu'à des Personnes d'une prudence & d'une valeur éprouvée, a nommé M^r des Bonnets, Commissaire General de l'Infanterie, pour estre Gouverneur de cette Place.

Je ne sçay, Madame, si quelques particularitez de l'Histoire de M^r de la Roche-Karlan, dont je vous ay promis de vous faire part, n'ont point esté déjà jusqu'à vous. Il seroit pourtant difficile, apres les exactes recherches que j'en ay faites, qu'on vous en eust pû dire tout ce que j'en sçay. Sa mort a donné lieu à toute la Cour de parler de luy. Elle est arrivée à Champagnac. C'est un Bourg en Limosin, qui ne seroit qu'un

qu'un Village en France, & mesme des plus petits. Il est à trois lieues de Tulle, en allant vers les Montagnes d'Auvergne, extrêmement froid, & inaccessible en de certains temps. C'est là que M^r de la Roche-Karlan s'estoit retiré, menant une vie fort cachée. Quoy qu'il prétendist estre Roy de Colconda, ou Colkinde en Asie, il faisoit profession ouverte d'instruire des Enfans gratuitement, & il leur avoit dicté en langage du Pais une espece de Catéchisme mélé de l'Histoire Sainte & de la Prophane. Il estoit âgé environ de cinquante ans, fort petit de taille, tres-gros, & quoy qu'il portast une Perruque, on jugeoit qu'il avoit esté extrêmement blond. On le voyoit rarement sans Bagues & sans Bijoux, rien ne luy plaisoit davantage que ces ornemens. Il ne beuvoit presque jamais de Vin; & comme il estoit sans barbe, & que d'ailleurs il ufoit fort de Lait, de Sucre,

& de Confitures, toutes ces choses, quoy que naturelles aux Anglois & à plusieurs autres Nations, ont fait que la plûpart de ceux qui l'ont veu, se sont imaginez qu'il estoit d'un Sexe différent du nostre. En effet, il n'est point de Femme qui n'aye le ton de voix plus masle qu'il ne l'avoit, & qui ne fust mieux à cheval que luy. Mais enfin il a fait connoistre qu'il estoit Homme. Son langage ordinaire estoit le François. Il le parloit passablement pour un Etranger. Le caractere de son Ecriture tenoit beaucoup de celuy des Femmes. Il affectoit de paroistre Philosophe, avoit de la curiosité pour toutes les belles Connoissances, parloit en Sçavant, & raisonnoit fort souvent sur les Cours & les Intrigues des Princes. Sa Religion estoit apparemment la Catholique. Il fréquentoit les Sacremens, & les a reçeus avant sa mort; & ce qui confirme ce qu'il a fait croire de luy sur cet article, c'est qu'en

qu'entr'autres choses on a trouvé une Lettre qu'il avoit écrite à un de ses Amis sur le Conclave, & sur l'exaltation au Pontificat. Il n'y a rien de plus Chrestien que cette Lettre. Il s'y explique avec de fort grandes moralitez, & d'une maniere tres-agreable, en faveur du Sacré College & de la Personne éluë. Il soutient sur tout que le S. Esprit préside à cette Assemblée; qu'il donne des lumieres aux Cardinaux, aussi bien que des graces au nouveau Pape, pour soutenir la sainteté de son Ministère, quand mesme il auroit paru avant sa promotion n'avoir pas toutes les qualitez requises, & qu'ainsi c'estoit à nous à benir les ordres de la Providence, & à ne rien approfondir dans cette matiere. Cela dément ce que quelques-uns prétendent luy avoir entendu dire, que la véritable Religion estoit celle du Souverain dans les Etats duquel on avoit à vivre. On ne l'a jamais veu s'éloi-

gner de la conduite d'un Homme de bien. Il prêtoit sur gages sans interest, & quoy qu'il fust soupçonné de Chymie par quelques-uns, toutes les Espèces qu'il a exposées se sont toujours trouvées de bon alloy. Quand il est arrivé en Limosin, ç'a esté sur des Chevaux de louage, & à petit bruit. Il avoit deux charges de Cheval de bagage. Sa maniere des'habiller a toujours esté fort modeste. Je ne vous puis dire si son humilité estoit veritable ou affectée, mais il est certain que dans quelque compagnie de Gens de naissance & d'esprit il se soit trouvé, il n'a jamais decouvert ny fait valoir ce qu'il croyoit estre. Il parut un jour chagrin de ce qu'une Personne de qualité & d'un grand mérite, vouloit qu'il fust le Fils de Cromwel, mort avec le Titre de Protecteur d'Angletterre. Il disoit & faisoit là-dessus de longues histoires. Fort peu de Gens ont eu la liberté d'entrer dans sa Chambre, tant qu'il s'est

s'est assez bien porté pour n'avoir besoin d'aucun secours. Il passoit pour un Homme tres-pécunieux, & un de ses Amis a déposé qu'il luy avoit un jour aidé à compter quatre mille Pieces de quatre Pistoles, & qu'il pouvoit faire encor la mesme somme en Pierreries, en Bijoux, & en autre argent. il a fort souvent fait voir aux Gens qui le visitoient, un Ecran garny de diverses Pierres. Il le nommoit son Parterre, & vantoit extrêmement certaines. Escarboncles à la faveur desquelles il disoit qu'il luy estoit aisé de lire & d'écrire la nuit sans autre lumiere. Voicy ce que quelques Personnes qui le voyoient tres-particulièrement, ont rapporté touchant sa naissance. Il leur a dit qu'il avoit le Sceptre, le Diadème, & les autres Ornemens Royaux de ses Ancestres; Qu'il estoit Prince Asiatique; Que son Pere estant devenu amoureux de sa propre Soeur, elle eut une si grande horreur des in-
ce-

cestueuses poursuites de son Frere, qu'elle ne pût s'empescher de decouvrir son embarras à sa Mere; Que cette Mere connoissant son Fils pour un Prince emporté & violent, résolut de se retirer de ses Etats, d'emmener la Princesse sa Fille, & de la mettre sous la protection du Roy de Perse; Que l'ayant mariée à un Prince Persan, son Fils ne songea plus à sa Soeur, mais que quelque temps apres ayant veu une Personne qui luy ressembloit, il l'épousa; Que c'estoit de ce Mariage que luy, la Roche Karlan, estoit fort; Que son Pere estant mort quelque temps apres, la Princesse sa Tante mariée en Perse, estoit venuë avec une puissante Armée pour se rendre maîtresse du Royaume de Colconda, & qu'elle avoit trouvé moyen d'en chasser tout ce qui pouvoit mettre quelque obstacle à ses desseins. Ces memes Amis luy ont encor entendu dire que la Succession seroit au Roy, si sa

si sa qualité estoit connuë; qu'on auroit pourtant de la peine à découvrir son Trésor; que tous les Bohémiens du Royaume ne viendroient pas à bout de deviner où il l'avoit mis, & que sa mort rendroit Champagnac un lieu celebre. Le Curé du Bourg que je vous nomme, a remis quelques Effets de sa Succession entre les mains des Officiers du Présidial de Tulle. Son Corps a esté exposé pendant huit jours dans son Eglise, apres quoy il l'a fait mettre dans une Fosse d'une profondeur qui n'eut jamais d'égale en ce Pais la. On ne m'en a point mandé la raison.

Si vous cherchez celle qui empesche les jeunes Rossignols de chanter aussi agreablement que leurs Peres dès qu'ils se peuvent servir de leurs ailles, vous la trouverez dans cette Fable de M^r Broffard Conseiller au Présidial de Bourg en Bresse.

LES ROSSIGNOLS.

F A B L E.

UN jeune Rossignol depuis peu déniché,
 Estoit nuit & jour attaché
 A se former sur le chant de son Pere;
 Mais bien qu'il fust exact à prendre ses leçons,
 Il ne pouvoit atteindre à la fine maniere,
 Dont le vieux Rossignol debitoit ses Chançons.
 Apres bien de la peine, un jour ne pouvant
 rendre

Certains passages délicats,

Qu'on avoit beau luy faire entendre,

Et que ses soins n'attrapoiént pas;

Je ne sçay (dit-il à son Pere

D'un ton qui marquoit sa colere)

Si je suis Rossignol, ou non.

Je gazouille au hazard, sans grace & sans
 justesse,

Et tout ce que je chante a moins de politesse

Que le chant d'un jeune Pinçon.

De grace, instruisez-moy, contentez mon envie,

Vos Chançons me rendent jaloux,

Et je ne chante de ma vie,

Si je ne chante comme vous.

Au lieu de se mettre en courroux,

Le vieux Musicien le prit d'un air tranquile;

Pour



IX
l-
i-
la
c.
rs
e

96

R

U

I

A /

Ma

Il n

Don

Apr

C

(

E

7

I

S

Fe

Et

(

Deg

V

I

S

Le

Pour la saison, dit-il, vous en sçavez assez,
 En vain vous vous embarrassez,
 C'est un empressement qui vous est inutile.
 Ce que vous demandez ne dépend point de moy,
 Et ce n'est qu'au Printemps que vous serez
 habile,

La Nature a fait cette loy ;
 Lors que dans la saison nouvelle
 Une jeune & blonde Femelle
 Vous aura donné dans les yeux,
 L'envie & le soin de luy plaire
 En un jour vous instruiront mieux
 Que tout ce que je pourrois faire.
 Au fonds je fais ce que je puis,
 Et de l'air dont je vous instruis,
 Je vous en montre assez pour marquer vostre
 espece,

C'est tout ce qu'aujourd'huy je puis vous en-
 seigner,

Car la douceur, la politesse,
 Les agrémens, & la délicatesse,
 C'est l'amour seul qui vous les peut donner.

On acheve de travailler à deux
 nouvelles Médailles qu'on doit don-
 ner au Public. Elles sont sur les bâti-
 mens. Le Roy est représenté dans la
 Face droite de l'une & de l'autre.
 J'en ay fait graver les deux Revers
 que

que je vous envoie. L'un vous fait voir quantité d'Abeilles en l'air qui se batent, tandis que les autres s'occupent à bâtir leurs petites maisons dans une Ruche, avec ces mots, *Fervet opus, nec bella morantur*; & dans le second Revers, vous voyez un Alcion qui fait son nid sur les Flots pendant le calme, avec ces paroles, *Pace data ædificat*. On auroit peine à faire connoître d'une manière plus ingénieuse que le Roy a fait bâtir en tout temps, & que les dépenses de la guerre n'ont pû faire discontinuer ce qu'on acheve pendant la Paix.

Je vous appris la dernière fois que l'Abbaye de la Magdelaine de Chasteaudun, avoit esté donnée à M^r l'Abbé de Boisseleau Droué du Raynier. J'ay à vous apprendre aujourd'huy que M^r le Marquis de Boisseleau son Frere, a esté fait Capitaine aux Gardes en la place de M^r de Rochebrune, mort de quelques blessures qui

qui se sont ouvertes. Ce dernier estoit tres-brave, & fort estimé dans son Corps. M^r le Marquis de Boisseleau qui a sa Charge, a esté gratifié presque en même temps & de l'agrément de Sa Majesté, & de deux mille Pistoles. Ses services parlent avantageusement pour luy. Je ne vous repete point les actions surprenantes qu'il fit au Siege de Cambray. Je vous en ay plainement instruite par ma troisiéme Lettre de l'année 1677. Il est le huitième Capitaine aux Gardes de ce nom. M^r de Boisseleau son Pere l'a esté, aussi-bien que feu M^r de Droüé son grand Pere, à qui on avoit donné le Gouvernement de Royan. Ils ont tous servy avec une grande fidelité, & se sont toujours fait distinguer par leur bravoure. La Maison de Droüé est une des plus anciennes du Royaume, alliée de Ducs & Pairs, & de Maréchaux de France. Celle de Boisseleau est bâtie dans le Blaisois,

fois, & passe pour une des plus belles, & des plus régulières qu'il y ait dans la Province. Outre le Marquis & l'Abbé dont je vous parle, il y avoit un troisième Frère qui portoit le nom de Chevalier de Boisseleau. Il commandoit une Compagnie de Dragons dans le Regiment de la Reyne, & fut tué en donnant des marques de son courage, dans la même occasion qui cousta la vie à M^r le Marquis d'Hoquincourt. Il estoit tres-bien fait de sa personne. C'est un avantage commun à tous ceux de cette Maison, qu'on peut appeller la belle Famille. Il y a peu de Personnes aussi bien faites que Mademoiselle de Boisseleau leur Sœur. Son esprit, son humeur, sa taille, son agrément, tout charme en elle, Madame de Boisseleau sa Mere est de l'illustre & ancienne Maison de Longueval. Elle a cinq autres Filles Religieuses, toutes également belles & spirituelles. Il y en a trois à la

Vir-

Virginité dans le Vendômois. Madame l'Abbesse, qui est Sœurs de M^r l'Archevesque de Paris, en fait un cas tres-particulier. C'est une Dame d'un fort grand mérite, & dont la conduite est admirable.

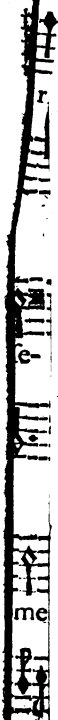
On attend beaucoup de celle de Madame de Berulle qui estoit Religieuse parmy les Dames de Poissy, & qui vient d'estre nommée Abbesse du Convent de Saint-Barthelemy d'Aix en Provence. C'est une Abbaye de Fondation Royale.

M^r le Marquis de Solas, Président à la Cour des Comptes, Aydes, & Finances, est mort icy au commencement de ce Mois. C'estoit un Homme qui avoit fait grand bruit dans le monde, & que le Roy honoroit d'une estime toute particuliere. Il estoit Grand Prieur de l'Ordre Royal de Nostre-Dame du Mont-Carmel, & de S. Lazare de Jerusalem en Languedoc. Cette funeste nouvelle ne se fut pas plûtoſt répandue
dans

dans la Province, que M^r Marcelat Directeur General des Affaires de cet Ordre, par une juste reconnoissance des obligations qu'il avoit à ce Président, luy fit faire un fort beau Service dans la Chapelle de Nostre-Dame du Mont-Carmel de Toulouse. Quantité de Personnes de marque y assisterent.

Il faut vous tirer de cette fâcheuse image de mort par le récit d'une galanterie qui vous surprendra. Il est certain que celles que l'Amour inspire aux beau Sexe, sont toujours les plus tendres & les plus ingénieuses; mais il est si rare que les Femmes soient galantes pour leurs Marrys, que ce que j'ay à vous dire là dessus, quoy que vray, pourra ne vous paroistre pas vray-semblable.

Une belle Dame ayant épousé un jeune Marquis aussi spirituel que bien fait, se vit réduite à s'en séparer dès les premiers jours de son Mariage. Rien ne luy parut si cruel que cette
ne-



Handwritten text at the top of the page, mostly illegible due to fading and noise.

Handwritten text in the middle section of the page, appearing as several lines of script.

Handwritten text in the lower section of the page, including what appears to be a signature or date at the bottom.

nécessité. Elle l'aimoit avec une tres-
 ardente passion. Il n'en avoit pas
 moins pour elle, & il s'estoit ren-
 du digne de sa tendresse par toute la
 sienne, mais ils eurent beau se plain-
 dre de leur malheur. Il falut faire
 ceder l'amour à la gloire; & comme
 il auroit esté honteux au Marquis
 de se laisser arrester par une Femme,
 quand les occasions de servir son Prin-
 ce l'appelloient, où toutes les Per-
 sonnes de sa naissance ne se pouvoient
 dispenser d'aller, il continua les Cam-
 pagnes qu'il avoit déjà commencé
 de faire, & passa deux ans sans re-
 venir. Il signala son courage en plu-
 sieur rencontres. La Belle entendoit
 parler tous les jours de luy avec gran-
 de estime; mais comme ce n'estoit
 point le voir, cette joye ne luy te-
 noit lieu que d'une fort legere con-
 solation. Enfin il plût à Sa Majesté
 de donner la Paix à ses Ennemis. Le
 Traité qui en fut conclu à Nimme-
 gue, mit le Marquis en pouvoir de
Avril 1679. E qui-

quiter l'Armée. La Belle l'apprit avec des transports de joye qu'on ne se peut figurer ; & comme le Marquis prenoit des mesures si justes pour son voyage, qu'il l'avertissoit précisément du jour de son arrivée, elle résolut de le surprendre, & obligea quelques Gentils-hommes de ses Parens, d'aller au devant de luy dans un Bois éloigné d'une demy-lieuë de la Ville, où elle faisoit son ordinaire séjour. Elle les avoit priez de l'y arrester, & ils furent fort surpris d'y trouver une somptueuse Collation qu'on y avoit préparée par ses ordres. Ils n'attendirent pas longtemps le Marquis. A peine eurent-ils fait une demy-lieuë sur la route, qu'ils le découvrirent. Il les embrassa, & estant venu avec eux au lieu où estoit la Collation, les apprêts luy en parurent si obligeans, que quelque impatience qu'il eust d'avancer, il ne pût se défendre de demeurer dans le Bois jusqu'à l'entrée de

de la nuit. Ils alloient tous monter à cheval, quand tout à coup ils entendirent un bruit de Tambours, de Fifres, & de Mousquetades, qui les étonna. Le Marquis croyoit estre encor à l'Armée. Il demanda où estoient ses armes, ne sachant si on avoit dessein de les attaquer. Il ne fut pas longtemps dans cette pensée. Ce bruit de guerre cessa, & laissa entendre plusieurs Instrumens qui formoient une tres-agreable harmonie. C'estoit un Concert qui se faisoit sur une Riviere, à quatre cens pas du Bois où les Cavaliers estoient. Comme le lieu où l'on avoit servy la Collation, n'estoit pas fort couvert d'Arbres, il ne leur fut pas mal-aisé de remarquer que plusieurs petits Bateaux, avec des Tentes retroussées, où l'on voyoit briller l'or de toutes parts, s'avançoient sur cette Riviere. Quantité de Lampes estoient attachées sur leurs bords, & les Lustres qu'on avoit mis en ordre

sous ces Tentes ambulantes, rendoient assez de clarté, pour faire paroître plusieurs Dames dans un équipage tout à fait galant. Le Marquis ne scavoit que juger de cette Feste. Il s'étoit avancé jusqu'au bord du Bois avec ceux qui estoient venus à sa rencontre, & ils raisonnaient ensemble sur cette galanterie, dans laquelle il estoit fort éloigné de croire qu'il pût avoir part. Cependant les Dames descendirent de leurs Bateaux, & s'étant arrêtées après avoir fait deux cens pas vers les Cavaliers, une d'elles qui avoit la voix admirable, chanta le Quadrain suivant.

*Célébrons LOUIS, dont les charmes
Le mettent au dessus de tous les autres Rois;
Il trompe moins par ses armes,
Que par la douceur de ses Loix.*

Cet Air chanté, les Dames firent encor quelques pas, s'arrêtèrent de nouveau, & la même Personne qui avoit déjà fait admirer sa voix, chanta ces autres Paroles.

Mes

*Mes yeux, vous l'avez vû, ce magnanime
Prince,*

Subjuguer en huit jours une grande Province.

*L'Espagnol est soumis plus qu'il ne fut jamais,
Et n'a de salut qu'en la Paix.*

Le Marquis ne put résister davantage à l'envie de sçavoir qui estoient ces Dames. Il s'avança vers elles, aussi-bien que les autres Cavaliers, & à la clarté de six Flambeaux qui précédoient cette belle Troupe, il remarqua qu'elle estoit composée de vingt Personnes, à la teste desquelles il y en avoit une de tres-belle taille, (vous jugez bien que c'estoit sa Femme,) ornée d'une grande Veste de Satin blanc, sous laquelle estoit un Brocard incarnat entremêlé d'or. Il attachâ particulièrement ses yeux sur cette Dame sans sçavoir pourquoy, & il souhaita d'autant plus la voir, qu'un grand Voile que le vent faisoit voltiger, luy cachoit tout le visage. Elle le leva quand elle fut assez pres de luy pour en estre re-

connue, & elle ne se fut pas plutôt montrée, que voyant si pres de luy ce qu'il avoit de plus cher au monde, il fit un grand cry, courut l'embrasser, & demeura quelque temps sans s'apercevoir qu'il manquoit de civilité pour les autres Dames. Il les salua, entra avec elles dans un des Bateaux qui les attendoit, & fit paroître à sa Femme toute la reconnaissance possible de la galante reception qu'elle luy faisoit. Le Concert recommença. On arriva dans la Ville. Toutes les Dames accompagnerent le Marquis chez luy, & y trouverent un magnifique Repas. Le Bal suivit, & rien ne manqua de ce qui peut contribuer à rendre une Feste fort agreable.

Avoüez, Madame, que si les Femmes vouloient prendre modelle sur celle-cy, elle seroit d'un fort bon exemple, car on sçait ce qui est dû au beau Sexe. Il est né pour recevoir des hommages, & beaucoup de Bel-
les

les ne prendroient peut-estre pas tant de plaisir qu'elles font à écouter ceux qui leur en content, si les Hommes ne cessoient pas d'estre Amans aussitost qu'ils sont devenus Marys. Je sçay qu'il est quelquefois dangereux de trop écouter, mais aussi il ne faut pas affecter d'estre insensible. On rebute les Amans qu'on désespere, & il doit y avoir en cela un milieu comme en toutes choses. La Lettre qui suit vous apprendra les conseils que M^r de Merville donne là-dessus à une aimable Personne.

A MADemoiselle D***

A Thiers en Auvergne
le 10. Fevrier 1679.

Puis que l'éloignement des lieux me prive de l'honneur de vous voir, il faut, belle Iris, que je me console en vous écrivant, & que je vous entretienne de loin; mais comme il est assez difficile de vous faire tenir les Lettres qu'on vous écrit

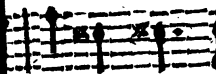
E 4

où

où vous estes, je me fers d'un Messager qui passe par tout, à qui les Cabinets des plus grands Seigneurs sont ouverts, & dont le ministere est aussi honnestes à présent, qu'il estoit autrefois scandaleux. Vous voyez bien, que c'est du Mercure que je vous parle. Ne soyez pas surprise de la peine qu'il prend pour moy. Il n'y a rien de plus obligeant que luy, & peut estre un peu de reconnoissance l'engage-t-elle à me servir au besoin. Il fait tous les mois un voyage en ce Pais-cy. Mon Logis est sa demeure la plus ordinaire. Je le mene en bonne compagnie, & tout le monde le veut avoir à son tour. A la verité c'est une hospitalité peu méritoire. Il est accompagné d'un si grand nombre de plaisirs; il est si bien fait & si galant, qu'il y a peu de Bourgeois qui n'eussent esté ravis de changer d'Hoste avec moy, lors que les Dragons de Bousard estoient en garnison en cette Ville. Cependant ce Regiment est commandé par des Officiers de mérite & de qualité; & quand vous sçauvez que nos Dames sont aussi



Nous ne verro

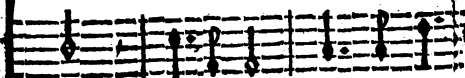


e ver-r-rons nous



chasser tous nos ennuis ;

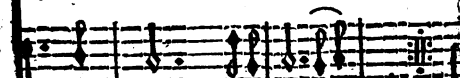
Mais voe



tous nos ennuis ; Mais vous ne e



Ny beaux jours, ny belles nuits. n



Ny beaux jours, ny belles nuits. nu

n
n
C
p
s'e
de
un
son
ne
Pr
sem
voz
inc
Cep
L
A
N
L
Se
Pe
M
Si
N
I

aussi bien faites que spirituelles, vous n'aurez pas de peine à croire que nous nous préparions à bien passer le reste du Carnaval. Chaque Belle avoit déjà fait plus d'une conquête. Plus d'un Brave s'estoit déjà rendu, & l'on ne parloit que de Divertissemens & de Fêtes, quand un malheureux Contr'ordre nous enleva tous nos Officiers. On n'en est pas encor bien revenu. Les Dragons sont allez en Provence & leur départ avec le froid semble avoir resserré tous les plaisirs. Le voisinage des Montagnes le rend icy beaucoup plus insupportable qu'il n'est ailleurs. Cependant peu à peu.

Le cruel Hyver fait place

A la saison de l'Amour.

Nous ne verrons plus de glace,

Le Printemps aura son tour.

Ses charmes se vont répandre

Pour chasser tous nos ennuis;

Mais vous ne devez attendre,

Si vous n'avez le cœur tendre,

Ny beaux jours, ny belles nuits.

Faites vostre profit de l'avis, songez-

E 5

plus

*1 plus-tost que plus tard. Il n'est point
nécessaire d'attendre que le Rossignol vous
en parle. L'Amour n'a point de meilleur
Interprete que luy-mesme. Il est de tous
les âges & de toutes les saisons.*

*L'on peut s'engager en tout temps.
A quoy bon remettre au Printemps ?
En vain les noirs firimats affligent la
Nature,
En vain la neige étouffe la verdure,
L'Hyver ne peut rien sur l'Amour
Celuy-cy me le fait connoistre ;
Certaine ardeur que je sens naistre,
Au lieu de s'amortir, augmente cha-
que jour.*

*Je suis fort trompé cependant si mon
exemple vous persuade ; & pour vous
attacher sérieusement, vous estes trop
prévenue du Proverbe Italien, Cogli
la Rosa, e lascia star la spina. Ap-
prenez celuy-cy, belle Irès, E sàviezza
talhora mutar consiglio. Vous croyez
que cette Rose sans épine, est d'avoir be-
aucoup d'Amans sans que vous en aimiez
aucun ; mais l'un n'arrive guere sans
l'autre. Une cruelle insensibilité guerit les
plus*

*plus malades, & l'on est bientôt las de
sôûpirer à crédit.*

*Qu'il ne soit point de cœur insensible
à vos coups,
Que de vos agrémens un Ame soit
charmée,
Avec tous ces attraits, avec ces yeux
si doux,
Il faut aimer un peu pour estre bien
aimée.*

*C'est alors que le plaisir du triomphe
fait oublier la fatigue du combat. On
est si rempli des charmes de sa victoire,
que les chagrins qui les peuvent suivre
ne servent qu'à les faire mieux savourer.
Ils nous les rendent plus chers, & res-
semblens en quelque façon à ces petits
Diamans mis en œuvre auprès d'un Pier-
re fort précieuse pour en relever l'éclat.
Le temps qui nous paroist long dans l'ab-
sence, nous donne le plaisir de songes in-
cessamment à ce que nous aimons. Quand
il arrive quelque disgrâce à l'Objet ai-
mé, l'on ne se peut satisfaire plus agre-
ablement qu'en luy sacrifiant mille pleurs,*
E 6 *dans*

*dans un lieu où l'Amour seul est témoin
de nostre tendresse. Un peu de jalousie re-
double nos soins. On en prend quelque-
fois pour avoir le plaisir d'en témoigner ;
& on se fait souvent une agreable occu-
pation d'un malheur imaginaire.*

*En Amour la difficulté
Anime un cœur à la conquête ,
Et la disgrâce qui l'arreste
Redouble sa fidelité.*

*Mais il s'en trouve peu dont la con-
stance tiennne bon contre le desespoir. Si
l'on se flate au commencement, on se dé-
tache à la fin. Les maux de l'amour
veulent estre partagez, autrement ils de-
viennent insupportables ; & puis que je
suis en train de parler une Langue que
vous possédez, il faut que je vous dise
encor, c'hil me le si fa leccare per che
è dolce.*

*Si vous voulez que l'on vous aime,
Il faut aimer à vostre tour ;
Car le meilleur philtre d'Amour,
Aimable Iris, c'est l'Amour mesme
Si vous examinez mes conseils, vous
trou-*

trouverez que je vous les donne en *Amy*.
 C'est vostre interest seul que je regarde;
 & comme je sçay qu'on va de l'oreille
 au cœur, & que vous chantez parfaitement,
 j'ay fait mettre en *Air* les premiers Vers de ma Lettre. Faites-y réflexion,
 & me croyez vostre, &c.

Voicy l'*Air* dont il est parlé sur la fin de cette Lettre. Comme vous en avez déjà lû les Vers, je me contente de vous les envoyer meslez avec les Notes. Ce sont ceux qui commencent par

Le cruel Hyver fait place, &c.

C'est une étrange chose que l'amour. Il ne cause pas seulement du fracas parmy les Hommes, il tourmente jusqu'aux Animaux, & l'aimable Chate Grifete pour laquelle tant de beaux Esprits ont fait les galantes Pieces que vous avez leuës dans l'*Extraordinaire* du Quartier d'Octobre n'a pas borné son conquestes à Paris. Le bruit de son mérite a esté

E 7

plus

110 M E R C U R E

plus loin, & voicy ce qu'on luy écrit
d'aupres d'Argentan. La Lettre est
au nom du Matou Brunaut, à qui
M^r d'Abloville a prêté ces Vers.

B R U N A U T,

MATOU BANAL DES
environs d'Argentan,

A L'AIMABLE

G R I S E T E,

CHATE DE MADAME
DES HOULIERES.

*Attendant l'autre jour une tendre avanture,
Assis aupres d'une Masure,
Où je traitois d'heures tous les momens
Qui retardoient la fin de mes tourmens,
Grifete, j'appris du Mercure
Vos aimables miaulemens.*

*Ils me firent bientôt abandonner la place,
Et malgré la neige & la glace,
Concevoir le dessein de me rendre à Paris.
Un Chat qui pour vous voir veut quitter son País,
Par la saison qu'il fait, mérite quelque grace,
Vou-*

Voudriez-vous luy marquer du mépris !

*Je suis de qualité ; je ne sens point le Drille,
On peut sans vanité compter dans ma Famille
Des Chats Héros de Pere en Fils.*

*Les Rodilards, les Rominagrolis,
De tout temps ont passé pour estre fort habiles
A faire la guerre aux Souris,*

*Nulle Chate en ces lieux ne m'a paru Tygresse ;
Si la beauté, si la tendresse,
Pouvoient me contenter, mon sort seroit bien
doux ;*

*Mais des Chats bastis comme nous,
Demandent de l'esprit, de la délicatesse,
Et tout cela n'est que chez vous.*

*Tata m'allarme peu; quoy qu'il sçache bien dire,
Bien raisonner, bien rimer ; bien écrire,
Il n'est, en gros comme en détail.
Bon qu'à faire un Chat de Serrail,
Son conseil vaut beaucoup, mais c'est lors qu'on
veut rire,*

*Peu de chose que son travail.
Tous les autres Matous de vostre voisinage
A mon abord changeront de langage,
Entr'autres Dom Gris & Mitin ;
Certain Renault, certain Blondin,
Renonceront pour jamais au fromage,
Quand je voudray prendre mon air mutin.*

Cecy n'est point par Gasconnade ;

S'ils

S'ils veulent avec moy venir à la gourmande.

Ils verront comme un Chat Normand,

Qui s'est déclaré vostre Amant,

Sçait mettre en jeu l'estafilade,

Pour posséder un Objet si charmant.

Il y a longtemps que j'oublie à vous parler d'un Monument qui a esté découvert à Geneve depuis quelques mois. C'est un Marbre quarré & assez mal poly, qui doit avoir servy de Piédestal à une Statuë du Dieu Silvain. On le connoist & à quelques vestiges de l'assiette des pieds du Simulacre qui se remarquent encor au dessus de cette pierre, & à l'Inscription d'un de ses Panneaux. Il n'y a rien de gravé sur les trois autres. Voici ce que contient cette Inscription.

D	E	O	S	I	L	V	A
N	O	P	R	O	S	A	L
T	E	R	A	T	I	A	R
S	U	P	E	R	I	O	R
M	I	C	O	R	.	S	U
P	.	.	.	T	S	A	N
M	A	.	.	S	.	C	I
V	.	S	.	L	.	M	

Quel-

Quelques Bourgeois de Geneve allant à la Pêche, apperceurent cette Antiquité dans le fond du Rhône à la sortie du Léman. L'eau estoit alors si basse & si claire, qu'il leur fut aisé de voir que la pierre estoit écrite. Ils eurent soin de la faire tirer sur le bord, un peu au dessous de la Tour qu'on appelle de César. Elle y demeura exposée deux ou trois jours, en suite dequoy elle fut portée dans la Court de l'Hôtel de Portugal. M^r Minutoli, Professeur aux belles Lettres, à qui appartient présentement cet Hôtel, fit un peu apres deux Dissertations Académiques sur cette nouvelle découverte, & les recita publiquement. Il parla du Dieu Silvain, mais sans s'y étendre beaucoup, parce qu'il s'en voit quantité d'autres Inscriptions & dans le Trésor de Gruter, & dans les Pieces que le sçavant & curieux M^r Spon continuë de nous donner. Il s'arresta principalement sur la navigation du
Lac

Lac Léman, laquelle du temps des Romains, & même longtemps après, ne s'est faite qu'avec des Radeaux. Le mot de *Ratiarii* qui est connu des Jurisconsultes, comme celuy qui signifie des Conducteurs de Radeaux, & qui n'avoit point encor paru dans aucune Inscription, luy fournit la matiere de quantité de doctes Recherches, dont je ne doute point qu'il ne fasse un jour part au Public.

Madame de Groffeteste, Veuve du Controlleur General de l'Extraordinaire de Guerres qui portoit ce nom, est morte depuis quelques jours, aussi-bien que M^r de la Fond Garde des Rôles des Offices de France. Cette premiere s'appelloit Claude Gargant. M^r de la Fond estoit Pere du Maistre des Requestes de ce nom, & Beaupere de M^r le Marquis de la Trouffe, Lieutenant General des Armées du Roy, & Gouverneur d'Ypres.

M^r le Marquis de Rostaing est mort

mort auffi. M^r de Lavardin eft fon Heritier.

Le Canoncat de M^r Dreux de Varannes, Chanoine de Nofre-Dame, mort au commencement de ce mois, & enterré à S. Victor, où il avoit demeuré fort longtems, a efté donné à un Fils de M^r le Préfident de la Grange.

M^r Tronçon Confeiller au Parlement, eft monté à la place de Pallu au Confeiller en la Grand' Chambre, mort fur la fin du mefme mois. On connoît le mérite de l'un & de l'autre.

Dans le moment que je vous écris, on m'apprend que nous avons auffi perdu M^r de Lort, Seigneur d'Olonzac. Il eftoit Marefchal des Camps & Armées du Roy. C'eft un degré d'honneur où l'on parvient jamais fans avoir plufieurs fois expofé fa vie, & fans s'eftre acquis une grande réputation.

Ce long Article de Morts me fait fou-

souvenir que j'oublaiy à vous dire le Mois passé, que la Reyne estant venuë à Paris, apres une visite qu'il luy plût de rendre dans le Luxembourg à Mademoiselle d'Orleans, qui avoit esté saignée, fit l'honneur à Madame la Duchesse de l'aller voir, sur la perte qu'elle avoit faite de Madame la Princesse de Salms sa Sœur. Cette illustre Morte avoit l'esprit infiniment éclairé. On ne doit pas en estre surpris, puis qu'elle estoit Fille de Madame la Princesse Palatine. M^r le Prince de Salms son Mary, dont elle estoit parfaitement aimée, est un des Hommes du monde le mieux fait.

- Vous avez sans-doute entendu parler d'un Carrosse aussi-bien imaginé que magnifique, dont M^r le Marechal Duc de Vivonne a fait présent au Roy depuis quelques jours. Tout ce qu'il y a de Personnes curieuses à Paris, a esté le voir en foule, & je ne doute point que vous n'en

n'en attendiez de moy une description particuliere. Je ne manqueray pas de m'en acquiter; mais comme je ne pourrois vous l'envoyer qu'imparfaite, si je vous l'envoyois précipitée, je la réserve pour le premier Mois; & afin de reparer ce retardement, je vous promets par avance de n'oublier rien de tout ce que cet Ouvrage a de curieux, de riche, de bien travaillé, & d'historique. J'y joindray une Taille-douce qui vous le représentera, & qui n'auroit pû estre assez tost gravée pour accompagner cette Lettre.

Cependant je satisfais à l'ordre que vous me donnez, en vous envoyant l'Oraison Funebre que M^r l'Abbé Fléchier a faite pour feu M^r le Premier Président de Lamoignon. Quoy que je vous en aye parlé avec grand éloge, je suis assuré que vous la trouverez au dessus de tout ce que je vous en ay pû dire. Il est certain qu'il y a de la destinée dans tous les Ou-

Ouvrages d'esprit. On en voit peu qui soient généralement applaudis. Les plus grands Hommes ont eu des Censeurs dans tous les Siècles, & il est difficile de contenter un nombre infiny de goûts différens. C'est ce qui redouble la gloire de M^r l'Abbé Fléchier. L'Oraison Funèbre dont je vous parle n'a pas esté seulement admirée de tout le monde dans la Chaire, où l'Orateur peut quelque-fois imposer; elle a augmenté de prix par l'Impression, & loin d'y perdre aucune de ses beautéz, elle en a tiré un nouvel éclat, & mérité les applaudissemens des plus severes Critiques.

30 Vous sçavez, Madame, qu'on fait des Mercuriales au Parlement deux fois chaque année; les premières apres la S. Martin, & les autres apres le Dimanche de *Quasimodo*. Comme je vous ay déjà parlé de ce qui s'observe lors que de pareils discours se font, je ne vous le répéteray point.

Je

Je vous diray seulement que M^r le Procureur General parla dans la dernière Mercuriale avec beaucoup d'éloquence. Il fit un Panegyrique du Roy, dans lequel il comprit toutes ses Campagnes depuis le commencement de la guerre, & remarqua même qu'il y avoit eu des années pendant lesquelles ce Grand Prince en avoit fait deux. Après ce dénombrement des travaux du Roy, il exhorta Messieurs de la Robe de travailler à son exemple, & dit, *Qu'à présent que Sa Majesté n'avoit plus toute l'Europe à combattre, Elle alloit de nouveau appliquer ses soins à faire fleurir la Justice, & qu'il y avoit déjà pour cela des Déclarations sous la Presse.* Monsieur le Premier Président prit la parole après luy, & ayant adressé le commencement de son Discours à M^r les Gens du Roy, il le continua en parlant aux Juges. Voici les termes dont il se servit.

GENS

G E N S D U R O Y,

La Magistrature est une Enigme. On l'explique de plus d'une maniere. Plusieurs la redoutent comme un fardeau, & ne peuvent comprendre qu'on abrege sa vie, & qu'on manque à la Nature, pour acquérir des honneurs.

Si l'on s'éleve davantage, on la regarde comme un état parfait, qui rend ceux qu'elle honore, participans de la plus noble fonction de la Divinité.

Dieu, disent-ils, ne met point la main aux Sacrifices. Il ne combat point par luy-mesme, mais il le fait avec opération de sa justice, & le Ciel qui nous couvre, n'en est pas moins le Tribunal, que la demeure des Bienheureux.

L'inégalité des Esprits fait ces différentes pensées. Les uns sont empeschez d'un fardeau, dont les autres se joient.

Souvent le tronc de l'Arbre n'est pas ébranlé du vent qui fait tomber les feuilles.

Voila bien vostre caractere. Vous conservez une ame dégagée, au milieu d'un

tra-

travail qui ne finit point ; semblables à ces claires Fontaines, que l'on ne peut ny tarir ; ny troubler.

Vous agissez toujours d'un mesme esprit. Rien ne vous préoccupe. A l'exemple des Loix dont vous estes parfaitement instruits, vous estes inflexibles.

Cependant vous nous faites voir qu'on peut sacrifier à la Justice sans negliger les Graces. Vous estes sages, & vostre sagesse ne vous a point coûté la perte de vos belles années.

C'est l'effet d'une heureuse naissance, & des soins de vos Illustres Peres. Ils vous ont laissé leurs vertus, comme aux Jeux Olympiques, apres avoir finy sa course, on laissoit le flambeau à ceux qui devoient entrer dans la Carriere.

Profitez avec le Public, des biens que vous tenez de l'Art & de la Nature.

On se doit connoistre soy-mesme, pour jouir de ces avantages, comme pour corriger ses defauts.

On ne connoist ny l'amour propre, ny
Avril 1679. F la

la persuasion des Amis, plus capable que tout de pénétrer une belle ame.

Ces sentimens, Messieurs, sont admirables, & dignes des vertus du Prince que vous servez.

L'esprit des Justes, dit le Sage, va toujours comme le Soleil.

Mais n'entreprenons point son éloge. Tout le monde voit sa lumière, personne ne la sçaurroit peindre.

Messieurs. Nous ne nous sommes point trompez, lors que nous avons dit aux Gens du Roy que la Magistrature a de rudes engagements.

Plus vous la remplissez avec honneur, plus les devoirs vous en sont sensibles.

Il n'en est pas comme des Arts, que l'on mesure seulement par la Science. Il faut la probité, & bien d'autres qualitez pour achever un Magistrat.

Ses mœurs servent de règle autant que ses décisions; & comme il est l'Interprete des Loix, il en doit estre le modèle.

Sa dignité le met tout à découvert. Son élévation le ravit à luy-mesme, pour

pour le donner tout au dehors.

Il semble qu'il doit toujours estre, comme les flambeaux allumez, qui se consomment tout pour éclairer les autres.

Sage dans ses desirs, réglé dans sa conduite, juste dans ses résolutions, tout est encor à craindre pour sa gloire.

Aussi l'Ecriture remarque que Dieu remplit Moïse d'un esprit singulier, lors qu'il le prépara pour juger son Peuple ; & c'est sans-doute ce mesme esprit qui s'est communiqué depuis à tant de sages Magistrats, qui a porté si loin, & qui augmente tous les jours la réputation de cette auguste Compagnie.

Tout le monde y concourt pour la gloire commune ; les uns par des mérites consommés, les autres par des vertus naissantes. Nul n'est avare de son sçavoir, nul n'est jaloux de sa pensée.

Avoûez, Madame, qu'on ne peut rien voir de plus brillant, de plus ferré, de plus fécond en pensées, & enfin de plus digne de l'Illustre Chef

du plus auguste Parlement de France.

Je passe à une Nouvelle de Cour. Madame de Montespan a esté pourveuë de la Charge de Sur-Intendante de la Maison de la Reyne, sur la démission volontaire de Madame la Comtesse de Soissons. Cette Charge a toujours esté possédée par des Personnes du premier rang. L'ancienne Princesse de Conty, de la Maison de Guise, a esté Sur-Intendante de la Maison de la feuë Reyne Mere. Madame la Connestable de Luynes, appelée aujourd'huy Madame la Princesse de Chevreuse, luy succeda, & ce Poste fut ensuite occcupé par Madame la Princesse de Conty, Mere de Messieurs les Princes de Conty, & de la Roche-sur-Yon, qui paroissent aujourd'huy à la Cour avec tant d'éclat. Les Sur-Intendantes de la Maison de la Reyne, ont esté Madame la Princesse Palatine, & Madame la Comtesse de Soissons. Madame de Montespan qui possède pre-
sen-

sentement cette premiere Charge de la Maison de la plus grande Reyne du Monde, peut avec beaucoup de justice s'attribuer l'avantage des plus illustres Naissances. Elle est de la Maison de Mortemar, & tire son origine des Souverains de Limoges; mais quoy qu'elle ne laisse voir que le Sang Royal au dessus d'elle, comme je vous l'ay dit en d'autres occasions, ce n'est pas cette seule gloire qui la rend considerable. Elle l'est bien plus par la force de son esprit, & par la grandeur de son ame. Vous le croirez quand je vous aurez dit qu'au sentiment des Personnes les plus éclairées, sa beauté à laquelle rien ne sçauroit estre comparable, est infiniment au dessous de ce que l'un & l'autre a d'éclatant. Cette nouvelle Sur-Intendante apres avoir presté le serment ordinaire, a commencé les fonctions de sa Charge, & les a commencées de si bonne grâce, que tous ceux qui furent témoins des ma-

nieres aisées, naturelles, & engageantes dont elle en remplit les devoirs la premiere fois qu'elle entra en exercice, ne purent se défendre de l'admirer.

Il s'est fait depuis peu une galanterie, dont la nouveauté vous divertira. Je dis plus, Madame. Elle pourra estre utile à plusieurs de ces Belles que vous connoissez, qui ayant grand nombre d'Amans, sont embarrassées dans le choix qu'elles doivent faire d'un Mary. Voicy ce qui a donné lieu à la galanterie dont je vous parle.

Un Cavalier d'une Naissance tres-considérable, ayant pris une forte passion pour une jeune Personne dont l'esprit ne brilloit pas moins que la beauté, eut le malheur de luy voir épouser un Marquis, que des raisons de famille engagerent ses Parens à luy préférer. La Belle consentit à ce mariage. Elle avoit de l'estime pour le Cavalier ; mais comme il n'estoit pas le seul qu'elle eust écouté, elle
avoit

avoit reçu ses soins sans attachement, & s'estoit tenuë toujours assez maîtresse de ses sentimens, pour s'accommoder du choix qu'on feroit pour elle. Le Cavalier la perdit avec une douleur inconcevable, mais il ne put cesser de l'aimer. Il luy rendoit mille agreable services, faisoit tout son plaisir de la voir, quand il en pouvoit trouver les occasions; & luy ayant protesté en plusieurs rencontres que malgré son engagement il ne vivroit jamais que pour elle, il refusa tous les Partys qui se presenterent, quelques avantageux qu'ils fussent pour luy. La Belle Marquise devint Veuve. Il s'attacha aupres d'elle plus que jamais, & comme elle avoit beaucoup de mérite, il eut bien-tost beaucoup de Rivaux. Tant de Protestans l'inquiéterent. Il ne put voir leurs assiduites, sans quelque chagrin, mais il eut beau le faire paroistre. C'estoit l'humeur de la Dame. Elle aimoit le monde, & estant devenuë

maistresse d'elle-mesme, elle crut devoir profiter de cet avantage. Sa cour grossissoit de jour en jour. Chacun luy disoit qu'elle estoit aimable, & rien ne luy plaisoit tant que de se l'entendre dire par plusieurs bouches. Le Cavalier luy en faisoit quelquefois de galans reproches, & l'ayant trouvée un jour avec cinq ou six de ses Amies sans aucun de ses Rivaux, il dit les choses du monde les plus agreables sur un abandonnement si peu ordinaire. Il se mit en suite à resver profondement. On en fut surpris. Il sçavoit si bien parler, qu'on ne luy donnoit jamais sujet de se taire. Les Dames sont curieuses. Celles qui estoient de la conversation voulurent sçavoir le sujet de sa resverie. Il répondit qu'il faisoit réflexion sur la quantité d'Amans qu'avoit la Marquise, & qu'il en venoit de compter plus de cinquante. Elles commencerent toutes à rire, & de ce nombre d'Amans, & de la réflexion. La

Mar-

Marquise n'en fut point fâchée. Une Belle ne l'est jamais d'avoir des Adorateurs, quand même elle n'en aimeroit aucun, puis que le nombre est une preuve de son mérite. Une Dame des plus enjouées de la Compagnie poussa la matière, & dit que ce qui l'empescheroit de recevoir tous les vœux qu'on s'empresseroit de luy offrir, estoit qu'elle croyoit impossible d'avoir des Amans en si grand nombre, sans qu'il y en eust de bien fatigans. Elle adjouta qu'il y avoit apparence que le Cavalier connoissoit parfaitement les défauts de tous ceux qui s'estoient déclarez pour la Marquise, n'y ayant personne qui eust des yeux plus pénétrans qu'un Rival, quand il s'agissoit d'examiner ses Rivaux. Le Cavalier se contenta de répondre qu'il n'y avoit aucun d'eux qui ne méritast d'estre estimé, puis qu'on ne pouvoit aimer la Marquise sans se montrer de bon goust. On se récria sur cette dou-

ceur, & la Marquise qui accusa le Cavalier d'estre peu sincere, ne luy pardonna ce qu'il avoit dit de trop obligeant pour elle, qu'à condition qu'il feroit la peinture de tous ses Amans. Les Dames condamnerent le Cavalier à luy obeïr; & comme ce qui approche un peu de la satyre divertit beaucoup, elles luy firent une espee de necessité de parler contre ses Rivaux, adjouçant pour l'y engager plus aisément, qu'on sçavoit bien qu'il ne feroit que des peintures de leurs manieres d'aimer plus plaisantes que satyriques, & qui ne diminuëroient rien de leur réputation. La chose valoit bien qu'on y pensast. Le Cavalier demanda du temps, & voicy ce qu'il envoya quelques jours apres à la Marquise. Il fit faire une Pyramide de cœurs, sur lesquels des Amours en l'air tiroient des flèches de tous costez. Il y en avoit un qui faisoit la pointe de la Pyramide, & qui sembloit dominer sur

sur tous les autres. Il tenoit un cœur percé qu'il regardoit. On en remarquoit plusieurs sur des degrez de Marbre qui faisoient le pied de cette mesme Pyramide, & ceux-là estoient en posture d'Amours qui se retirent, & qui ont eu leur congé. Tous ces Amours avoient des attitudes différentes, aussi bien que ceux qui estoient dans les Paneaux. A costé de chaque Amour on voyoit un Chifre & ce Chifre avoit son raport à un autre du mesme nombre, mis au dessus d'un petit discours mêlé de Prose & de Vers qui expliquoit la nature de cet Amour. Il y avoit jusqu'à vingt-sept de ces Amours marquez par des Chifres; & les vingt sept Articles qui les regardoient, estoient écrits en lettres d'or dans un grand Rideau au dessous de la Pyramide. Vous en pouvez voir la Figure que je vous envoie gravée. J'ay suprimé le Rideau, parce qu'il auroit esté trop grand. Vous n'y perdrez rien,

F 6

puis.

puis que je vous vay écrire tout ce que vous y auriez leû, si je l'avois fait graver avec la Figure. Les Chiffres vous marqueront les Amours auxquels chaque Article doit se rapporter. Cette agreable Galanterie estoit accompagnée d'une Lettre du Cavalier conçue en ces termes.

A LA CHARMANTE

BELISE.

Demander à un Ennemy ce qu'il pense de son Ennemy, c'est le croire bien généreux, ou n'avoir pas dessein d'adjouter foy à ce qu'il en dira. Il en est de mesme d'un Amant, qui ne regardant ses Rivaux que d'un œil de jalousie, ne sçaurroit en dire du bien. Il a de la peine à leur trouver du mérite, parce qu'il ne leur en souhaite point. Il ne les examine que de leur mauvais costé, & son plus grand desir seroit qu'on ne leur vist rien que de haïssable. Quand je vous di-

rois que je ne suis point de ce nombre, je ne sçay si en faisant trop l'honneste Homme, on ne me prendroit point pour un Amant peu touché. Comme la raison n'est pas toujours la marque d'un grand amour, il est dangereux d'estre trop raisonnable en aimant. La plupart des Femmes sont délicates, sur tout quand elles ont de l'esprit. Elles tirent des consequences de la moindre chose, & il vaut souvent mieux leur montrer qu'on les aime éperduëment, & mériter par là leur tendresse, que de s'acquérir leur estime par des voyes qui leur font connoistre qu'on a plus de raison que d'amour. Un Amant qui sçait trop se posséder, plaist rarement à une Maîtresse. Elle croit que ce grand empire qu'il conserve sur soy-mesme, s'étend jusqu'à le rendre toujours maître de son cœur; & dans la pensée qu'il est en pouvoir de s'en resaisir quand il luy plaira, elle ne luy laisse pas faire de grands progrès sur le sien. Voila, ce me semble, par où je pourrois m'autoriser à une entiere Satyre contre mes Rivaux; car à

dire vray, charmante Bélise, je vous aime trop pour ne les pas haïr beaucoup. Vous me dispenserez pourtant de vous en nommer aucun. Vous avez trop d'esprit pour ne les pas connoître par la peinture que je vous en vay faire, & je ne sçay s'il n'y en aura pas beaucoup qui ne se connoîtront pas si bien eux-mesmes que vous les connoîtrez. Ce qui me le fait croire, c'est que plusieurs attribuent aux autres les defauts qui sont en eux. Ils en sont sans-doute moins condamnables, puis que s'ils croyoient les avoir, ils chercheroient à s'en corriger. Je dois pourtant demeurer d'accord qu'il y en a parmi eux qui ont du mérite, mais ce mérite n'est pas complet, ce qu'ils ont de bon estant meslé de qualitez peu dignes qu'on les trouve aimables. Pour vous, charmante Bélise, on peut dire que les Amours s'intéressent à vous servir à l'envy, puis que vous avez des Amans de toute sorte d'âges, de tempéramens, & d'humeurs. Cette diversité vous est glorieuse. C'est un avantage de soumettre des cœurs de

LOH-



WYS

1014-

toute nature, & il n'y a point un plus grand triomphe pour une Belle; car enfin, quoy qu'un Brutal ne doive pas estre aimé, il est plus glorieux d'assujettir ce Brutal, qu'un Amant naturellement tendre. Je dis la mesme chose des autres cœurs peu disposez à l'amour. Vous avez tout assujety; c'est ce qui rend vostre triomphe parfait. Vous en avez rebuté plusieurs; c'est ce qui donne le dernier éclat à vostre gloire. Vous en souffrez par pitié; c'est ce qui fait connoistre vostre bonté. On ne doit pas s'étonner apres cela si le Tableau que je prens la liberté de vous envoyer, porte le titre de vostre triomphe.

Voicy ce que cet ingénieux Amant avoit fait écrire en lettres d'or sur chaque Amour representé dans ce Tableau.

LE TRIOMPHE. DE BELISE.

I. L'AMOUR ENTREPRENANT.

Cet Amour estoit à craindre pour vous.

vous. Il n'a jamais de respect; & comme il falloit que vous fussiez toujours en garde avec luy, vous avez bien fait de le chasser.

*Les indignes Amans qu'il vous avoit soumis ,
Haïssant les discours frivoles ,
Joignoient les actions à l'ardeur des paroles ,
Et croyoient qu'à leur feu tout dût estre permis.
Sur ces Entreprenans on n'a qu'un vain empire ,
Ils ne vous aiment que pour eux ,
Et de tels Amans, pour tout dire ,
Sont plus débauchez qu'amoureux ,*

2. L'AMOUR SANS ESPRIT.

Cet Amour aussi maltraité de vous que de ses Freres, dont peu le veulent reconnoître, a mis au nombre de vos Amans de pauvres Esclaves qui sont à plaindre, mais qui sont en mesme temps si peu dignes que vous les considériez, que vous ne luy avez point fait d'injustice en le bannissant;

*Car enfin on a beau me dire ,
Que qui pour de beaux yeux soupire ,*
Quoy

Quoy qu'il soit sans esprit, peut aimer fortement.

*Quand son amour seroit extrême,
Comme il s'agit de plaire, il faut que cet Amant
Ait plus que de l'amour pour mériter qu'on
l'aime.*

3. L'AMOUR LAID.

Il n'est point, dit-on, de laides amours. Je le veux croire; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait de fort laids Amans. Cet Amour vous en a soumis quelques-uns qui sont de ce nombre. Leur laideur vous a dégoûtée, & il s'est retiré de dépit.

*Je sçay que la beauté n'est pas dans un Amant
Le plus nécessaire agrément.*

*L'amour, les soins, l'esprit, cela vaut mieux
sans-doute;*

*Mais enfin quand on fait les ofres de sa foy,
Il faut avoir du moins certain je-ne-sçay-quoy
Qui merite qu'on vous écoute.*

4. L'AMOUR CAUSEUR ET VAIN.

Que vous avez sagement fait, de
vous

vous garder des Amans dont cet Amour vous avoit attiré l'hommage ! Si vous ne les eussiez chassés ; leurs langues en auroient chassé bien d'autres.

Ces Causeurs éternels , & d'eux seuls amoureux ,

Ne cherchent en aimant que ce qui peut paroître ,

Et pour peu qu'on les croye heureux ;

Ils s'inquiètent peu de l'estre.

5. L'AMOUR PARESSEUX.

Il y a beaucoup à risquer avec de pareils Amans ; & comme il est difficile qu'ils n'ayent autant de paresse que l'Amour qui vous les soumet, vous, n'en devez pas attendre de grands soins à vous procurer des plaisirs.

*S'il faut que pour Mary cet Amour se hazarde
A vous proposer quelqu'un d'eux ,*

De grace , prenez-y bien garde.

C'est un Epoux bien froid qu'un Amant paresseux.

6. L'A-

6. L'AMOUR TRANQUILLE.

Cet Amour qui aime à se reposer,
& qui ne s'inquiète jamais de rien,
vous a donné des Amans qui vous
feront peu de bruit. A peine vous
diront-ils qu'ils vous aiment, & je
ne voudrois pas mesme assurer qu'au
defaut des paroles, ils vous la fassent
connoître par leurs actions.

*Ils vous verront souffrir leurs Rivaux sans se
plaindre,*

*Vostre absence jamais ne les fera gémir,
Et mesme auprès de vous ils pourrout s'endormir,
Sans s'embarasser, sans rien craindre.*

*Attirez par vostre beauté,
Ils se font de vous voir une agreable affaire;
Mais ils fuiroient, s'il falloit pour vous plaire,
Dérober quelque chose à leur tranquillité.*

7. L'AMOUR BRILLANT.

Vous avez obligation à cet Amour.
Il vous donne des Amans qui vous
peuvent ôter le chagrin que vous
recevez de la veüe de quelques au-
tres.

tres. Ils ont le bel air. Tout brille dans leurs manieres & dans leur personne. Ils sautent & dancent toujours. Ils président dans les Ruelles galantes, & il n'y a point de matieres sur lesquelles ils ne trouvent abondamment à s'étendre.

*C'est un torrent de mots qu'on ne peut arrester.
Ils partent sans souffrir bien souvent qu'on ré-
ponde,*

*Et chacun d'eux, tant qu'on veut l'écouter,
Dit les plus jolis riens du monde;*

*Mais comme au seul brillant on doit peu s'at-
tacher,*

*Ces Amans d'Oripeau ne sont point vostre af-
faire.*

*Vous aimez le solide, il sçeut toujours vous
plaire,*

Et c'est ailleurs qu'il vous le faut chercher.

8. L'AMOUR OBSTINE'.

Tous ceux que cet Amour a blessez pour vous luy ressemblent ; mais ne croyez pas que quand il faudra vous aimer toujours, ils demeurent également obstinez. Leur obstina-
tion

tion ne consiste qu'à vouloir fortement ce qu'ils veulent, & à l'emporter même contre ce qu'ils aiment, soit qu'ils aient raison ou non. Ceux qui sont de ce caractère, n'en forment jamais.

*Tant qu'ils ne sont qu'Amans, on trouve bien
d'en rire,*

*Chacun a, leur dit-on, ses défauts favoris;
Mais on'en souffre un dur martyre,
Quand ils sont devenus Maris.*

9. L'AMOUR PROMPT.

Gardez-vous des Amans dont la promptitude ne sçauroit se modérer.

*Quiconque étant encor Amant,
Peut montrer sa colere à l'Objet de sa flame,
Quand il sera Mary, pourra malaisément
S'empescher de battre sa Femme.*

10. L'AMOUR SOÛMIS.

Cet Amour est bien trompeur, & les Amans qui le reconnoissent ne le sont pas moins. Vous les voyez
sou-

soûmis, insinians, complaisans, & ils veulent tellement tout ce que vous voulez, qu'il semble que les choses les plus fâcheuses pour eux, leur soient agreables. Une si parfaite soumission est à estimer; mais comme il est autant d'Hypocrites en amour qu'en autre chose, on doit fort se défier de la passion d'un Amant qui a trop l'art de se posséder. En effet,

*Il est bien malaisé qu'on soit toujours le maître
D'un amour dont l'ardeur ne scauroit s'aug-
menter.*

*Plus cet amour est fort, & plus il fait con-
noître*

*Qu'il est sujet à s'emporter;
Mais comme ses transports marquent sa vio-
lence,*

*La Belle qui les voit les pardonne aisément;
Et se par politique elle en gronde un moment,
Ce n'est qu'un chagrin d'aparence.*

II. L'AMOUR IMPERIEUX.

Un je ne sçay quel Amour fier vous a donné des Amans si impérieux, qu'on peut dire qu'ils ne sçavent prier qu'en commandant.

L'es-

L'esprit le moins timide en est déconcerté.

C'est une hauteur sans égale,

Un sérieux qui glace, un air plein de fierté,

Une gravité magistrale

Qui s'explique toujours avec autorité.

De ces impérieux cherchez à vous défaire.

Les Belles comme vous naissent pour commander,

Et tout Amant qui ne veut point ceder,

Semble n'être point fait pour plaire.

12. L'AMOUR AVARE.

Ceux que cet Amour gouverne, ne peuvent offrir à leur Maîtresse qu'un cœur partagé, puis que leurs trésors sont toujours ce qui leur est le plus cher. Ils rompent toutes les parties qui les pourroient engager à quelque dépense, & le moindre présent à faire leur feroit quitter la plus belle Personne du monde. Cependant quelque attachement qu'on puisse avoir pour le bien, on n'a jamais véritablement aimé, qu'on n'ait cessé d'être avare.

De cette passion c'est l'effet ordinaire,

D'un violent amour les Amans combattus

Changent leurs vices en vertus

Si

*Si tost qu'ils ont dessein de plaire.
Ainsi l'on montre en vain l'ardeur des plus
beaux feux ;
Qui n'est point liberal , ne peut estre amoureux.
Dans un Amant l'avarice est infame ,
A cent défauts par elle on se laisse entraîner ,
Et quand à sa Maistresse on peut ne rien donner ,
On retranche tout à sa Femme.*

13. L'AMOUR EMPORTE'.

Les Amans qui suivent les Loix de cet Amour, sont d'abord tout de feu pour leurs Maîtresses. Gardez de vous assurer trop sur ceux qu'il vous a soumis. Ils n'ont que des transports violens, & leurs premiers soins sont accompagnez d'un emportement de passion qui ne laisse rien à souhaiter; mais tout ce qui est violent n'est jamais durable & si vous y faites réflexion,

*De la force souvent la foiblesse a sçeu naistre;
Peut avoir trop agy, cette force s'abat;
C'est ainsi qu'un grand feu qui jette un vif éclat,
S'éteint presque aussi-tost qu'il commence à
paroistre.*

14. L'A-

14. L'AMOUR LANGUISSANT.

Cet Amour est d'un caractère entièrement opposé à l'autre. Ceux qu'il fait brûler pour vous ne vous parlent jamais que des yeux. Rien n'est plus triste que leurs manières. Ils n'ont presque pas la force d'ouvrir la bouche, & à voir leurs regards mourans, vous diriez qu'ils sont toujours au bord du tombeau. De pareils Amans ne sont pas ceux qui aiment avec plus de violence.

*Toute leur passion n'est que dans leur langueur.
Pour trop sentir, à peine ils se sentent eux-mêmes,*

*Ce ne sont que soupirs, qu'abattemens extrêmes,
Qui de l'amour étouffent la vigueur.*

15. L'AMOUR INTERESSE'.

Fuyez les Amans qui suivent les maximes de cet Amour. Ils ne peuvent aimer véritablement, puis qu'ils ont un autre but que celui de se faire aimer. Quelques charmes que puisse avoir une Belle, ils sont moins touchés de sa beauté que du bien qu'ils en esperent, & c'est ce qui les

Avril 1679.

G

rend

rend encor plus à mépriser que les Avarés, qui peuvent au moins aimer fortement, pourveu qu'on ne leur demande rien de ce qu'ils ont déjà amassé. Qu'une belle Personne plaife à ces Avarés, ils chercheront quelquefois à se satisfaire, & n'examineront point s'ils pourroient trouver ailleurs plus d'avantages. Mais

*L'Amant intéressé ne regarde que soy,
Dans l'hommage apparent qu'il rend à sa Maistresse.*

*Qu'une autre soit plus riche, il luy donne sa foy,
Et perd sans nul regret sa première tendresse.*

16. L'AMOUR DE GLOIRE.

Il est beaucoup de ces Amours dans le monde, & ils vous ont attiré quelques Amans, mais songez qu'ils s'attachent moins à vous pour vous aimer, que pour faire croire que vous les aimez. Les soins qu'ils vous rendent ne sont qu'un effet de leur vanité. La pensée qu'ils ont que les apparences d'avoir quelque part dans vostre cœur leur peuvent donner de la

la gloire dans le monde, vous feroit
avantageuse, s'ils ne vouloient en mē-
me temps qu'on les crust aimez de
toutes les autres Belles qui ont un
mérite extraordinaire, & auxquelles
ils adressent leurs hommages aussi-
bien qu'à vous.

*C'est sans-doute les estimer,
Jamais un bon effet n'eut qu'une bonne cause;
Mais où l'amour n'est pas, l'estime est peu de
chose,*

Quand on a comme vous dequoy se faire aimer.

17. L'AMOUR ENJOÛÉ.

Comme il est de toute sorte d'A-
mours, il est aussi de toute sorte
d'Amans. Celui-cy n'a pas manqué
de vous en soumettre d'enjoûez &
de badins; mais qui rit toujours,
doit estre suspect à une Belle.

*L'Amour veût quelquefois un peu de sérieux.
Qu'un de ce Enjoûez pour vos beaux yeux
s'oupire,*

*Il a beau le jurer, vous n'en sçavez pas mieux
Si c'est tout de bon, ou pour rire.*

18. L'AMOUR DELICAT.

Les Fleches dont cet Amour a blef-
sé

fé pour vous quelques-uns de vos Amans, n'ont pas fait de fort profondes blessures. Ils sont toujours prêts à rompre. Tout les choque. Tout les chagrine. Des Bagatelles leur paroissent des Monstres, & ils ne croient jamais estre aimez. Peut-estre n'agissent ils de cette sorte que par un excés de passion. Ils le disent, & je le veux croire; mais enfin

*Quand ces plaintifs & trop fâcheux Amans
Auroient autant d'amour que de délicatesse,*

*Que servent leurs empressemens,
Si jamais leur chagrin ne cesse?*

19. L'AMOUR GRONDEUR.

Tous les cœurs que cet Amour a frapez, ne sont que des cœurs d'Amansgrondeurs, chagrins, inquiets, & propres à faire enrager la Beauté la plus complaisante.

*De semblables Amans ne le sont que de nom,
Et leur amour qui toujours gronde
Peut s'appeller avec raison
Le plus vilain amour du monde.*

20. L'AMOUR COQUET.

Cet Amour vous a soumis des Amans
assez

assez agreables. Ils vous disent de fort jolies choses , & dès la premiere fois qu'ils vous voyent , ils ne manquent point à vous faire les protestations les plus tendres , & les plus remplies de passion ; mais gardez de vous y tromper.

Tous leurs sermens d'amour sont sermens d'habitude ,

*En conter en tous lieux est leur unique étude ;
Ainsi quelque brillant qu'étaient vos appas ,
Ils ont beau vous jurer qu'un fort amour les
touche ,*

*Ils vous peignent des maux qu'il ne ressentent pas ,
Et leur cœur ne fait rien de ce que dit leur bouche .*

21. L'AMOUR JALOUX.

Si les Amans Coquets aiment si légèrement , qu'ils ne se souviennent point des protestations qu'ils ont faites , si-tôt qu'ils ont quitté la Belle qui les a reçeuës ; ceux que l'Amour jaloux a bleffez , aiment au contraire avec tant d'excès , qu'on peut dire que rien n'approche de la violence de leur amour. Mais quoy qu'il semble que celles de vostre Sexe ne doi-

vent rien tant fouhaiter que des Amans fort passionnez, elles n'ont guère sujet de s'accommoder de ceux-cy.

*Toujours la défiance au soupçon les entraîne,
 Leur amour ressemble à la haine,
 De leurs transports jaloux rien n'arreste l'éclat.
 Sans cesse à ce qu'on aime imputer quelque crime,
 C'est ne l'estimer point, & l'amour sans estime
 N'a jamais satisfait un cœur bien delicat.*

22. L'AMOUR CAPRICIEUX.

Si vous haïssez l'inégalité, ne vous attachez pas aux Amans que cet Amour vous a engagez. Vous les trouverez un jour tout de feu, & dans l'autre vous les verrez tout de glace. Après vous avoir montré une entière complaisance, ils ne pourront s'empescher de vous faire paroître leur brutalité. Ils seront quelquefois prests à se détacher de vous, & vous promettentront en suite une constance éternelle.

*Quel fond faire sur un Amant
 Dont vous craignez toujours que l'amour
 ne finisse,*

Et

Et qui dans son attachement

N'a pour règle que son caprice ?

Aujourd'huy tout à vous, demain presque ennemis.

Ces inégalitez sont des peines cruelles,

Et n'accommodent point les Belles

A qui toujours on doit estre soumis.

23. L'AMOUR RESVEUR.

Cet Amour naturellement mélancolique, n'a mis sous vos Loix que des Amans aussi mélancoliques que luy. Ils resvent toujours, parlent peu, ont plus d'application que les autres à examiner ce qui se passe; & quand ils sont recueillis en eux-mêmes, ils font souvent des jugemens fâcheux de tout ce qu'ils voyent. Ainsi une pareille resverie n'est pour l'ordinaire qu'une sombre jalousie cachée, dont ils souffrent beaucoup, & qu'ils n'osent pourtant découvrir, de peur qu'on ne les rebute.

Dés que le nom d'Epoux a rendu ces Amans
Maîtres de l'Objet de leurs flâmes,

Ils reforment l'abus qui causa leurs tourmens,
Et font bientôt changer de conduite à leurs

Femmes

G 4

Sur

*Sur tout ce qui leur a déplû ,
Et dont avant l'hymen ils n'ont osé se plaindre ,
Ils parlent d'un ton absolu ,
Et s'ils ne sont aimez , du moins ils se font
craindre.*

24. L'AMOUR

Je ne sçay quel nom donner à cet
Amour. Il ne fait que des Amans
qui aiment leurs aises, & qui ne cher-
chent qu'eux seuls en toutes choses.
Ils prennent par tout sans façon la
place la plus commode, sans l'offrir
à leur Maistresse. Ils s'accommodent
des meilleurs morceaux, & contrac-
tent une habitude d'incivilité qui leur
donne ce privilege.

*De ce genre d'Amans l'amour n'est que du vent ,
Leurs flâmes les plus apparentes
Pour le plus bel Objet sont si peu vialentes ,
Que quand ils sont Maris , de leurs Femmes
souvent
Ils font leurs premieres Servantes.*

25. L'AMOUR DOUCEREUX.

Cet Amour n'est ny froid ny
chaud, & ceux qu'il blesse sont de
mesme nature que luy. Sans avoir de
cet-

cete langueur que produit le veritable amour, ils disent d'un ton lent quantité de douceurs, & les accompagnent de meschantes pointes appelées Turlupinades, qui ne peuvent satisfaire un Esprit bien fait.

*Leur entretien est fade, & n'a rien d'agréable,
Et pour vous, dont le goust est délicat & fin,
C'est un ragoust bien misérable*

Que les douceurs d'un Amant Turlupin,

26. L'AMOUR INCONSTANT.

Les traits que décoche cet Amour sont en grand nombre, mais ils font des blessures si légères, que les cœurs des Amans qu'ils frappent en sont à peine éfleurez. Comme ils se trouvent bientôt guéris, & qu'ils souffrent peu, ils s'exposent volontiers à estre blessez de nouveau. Ainsi ils ont de perpétuelles affaires sans presque en avoir, étant toujours plus prests à entrer dans de nouvelles, qu'à poursuivre celles qu'on leur a veu commeneer. Je sçay qu'ayant autant de mérite que vous en avez,

G 5

vous

Vous devez moins craindre qu'une autre d'éprouver leur légèreté.

*Vous sçavez sous vos Loix fortement engager
Ceux que de vos beautés le vif éclat occupe ;
Mais comme un Inconstant est sujet à changer,
Vous en pourriez être la Dupe.*

27. L'AMOUR CONSTANT.

La plûpart de ceux que les autres Amours ont bleffez, ont des manieres sur lesquelles on ne peut pas entierement s'assurer. Ils ont beau marquer de grandes complaisances pour ce qu'ils aiment, elles sont d'une nature qui peut faire bientôt finir leur attachement. Je dis attachement, pour ne pas dire tout-à-fait amour, car on abuse souvent de ce nom. Rien de plus commun, & cependant rien de si rare que ce qu'on peut dire véritablement amour. Rien de si peu ordinaire qu'un amour constant, quand même il se trouveroit qu'il fust véritable. Rien enfin qui soit tant dans la bouche, sans être presque jamais dans le cœur. Il en faut de-

demeurer d'accord. Chacun ne regarde que foy en aimant, & il y a peu de Personnes qui aiment leurs Maîtresses pour elles-mêmes.

*L'Amant seul qui jamais ne se lasse d'aimer,
Doit estre regardé comme Amant véritable.*

*Tout rempli de l'Objet qui le sçeut enflâmer,
Il ne voit rien ailleurs d'aimable.*

*Les devoirs qu'il luy rend l'occupent nuit & jour,
De cent soins obligeans sa tendresse est suivie,
Et le dernier soupir qui termine sa vie*

Est encor un soupir d'amour.

Si des Amans de cette constance ont quelques defauts, on les doit attribuer à la Nature, & non pas à leur amour, & l'excès de leur passion joint à une fermeté si estimable, les rend dignes d'estre préferéz à tous les autres. C'est par là, aimable Bélise, que je pense mériter que vous vous déclariez pour moy contre mes Rivaux. Je le dis, & croy le pouvoir dire sans estre blâmé. S'il sied mal à un Homme de courage de dire qu'il est vaillant, à un habile Homme de faire vanité de son esprit, à une

Belle de vanter ses charmes, il fied bien à un Amant de dire qu'il aime, de le dire mille fois le jour, de le prouver, de peindre l'excès de sa passion, & de faire voir que personne n'a jamais tant aimé, ny n'aimera jamais tant que luy. C'est ce que je fais; & comme je suis ce Constant si rare à trouver, cet Amour constant qui est le mien, se voit placé au dessus de tous les autres, & tient mon cœur comme l'unique qu'il ait pû connoître parmy tant de cœurs, capable d'aimer éternellement. C'est une verité dont il ne se peut que vous ne soyez convaincuë, pour peu que vous me rendiez justice. Je suis tout à vous, je vis tout pour vous, & je n'ay jamais eu desyeux que pour vous. J'ay commencé à vous aimer dès vos plus tendres années. L'engagement que le mariage vous a donné, n'a point affoibly ma passion. Tous ceux qui vous avoient fait les mesmes protestations
que

que moy, ont pris d'autres liaisons, si tost qu'ils vous ont veu faire un heureux. Moy seul, j'ay continué à vous aimer, & vous ne sçauriez douter que je ne vous aye aimée purement pour vous, puis que j'ay continué à vous aimer sans aucun espoir. Vous estes devenuë maîtresse de vous-mesme, & en mesme temps de ma destinée. Vous en pouvez décider. Faisons un Contract dont l'Amour regle luy seul les Articles. Le mien deférera tout au vostre. Ma vie, mes biens, ma fortune, tout est à vous. Epreuvez si je dis vray; & si la soumission que j'auray à toutes vos volontez n'est point entiere, bannissez-moy pour jamais & de vos yeux, & de vostre cœur. Oüy, divine Bélise, je vous parle sérieusement quand je vous assure que la grandeur de ma passion ne sçauroit estre exprimée. Nous disons tous que nous aimoins, il est vray, mais c'est nous-mesmes que nous aimoins.

Tout a raport à nous ; & de mille Amans, je ne sçay s'il s'en peut trouver un seul qui aime sa Maîtresse seulement par elle. Je ne puis moy-même defavoüer qu'il n'y ait de l'amour propre dans celuy que j'ay pour vous, autrement il faudroit que je vous aimasse sans que j'eusse aucun plaisir à vous aimer ; mais la différence qu'il y a entre mes Rivaux & moy, c'est que je ne vous aime par aucun des motifs qui les attachent à vous. La plûpart cachent leurs défauts. Examinez-les, & pour peu que vous leur donniez occasion de paroître, vous verrez que le plus concerté s'échapera, malgré la résolution qu'il peut avoir prise de se tenir sur ses gardes. Vous en avez de tous éprouvez, dont les défauts vous sont connus. J'entens des défauts qui seroient impénétrables pour une Personne qui auroit moins de lumieres que vous. Pourquoi vous attacher davantage à une épreuve si peu nécessaire ?

De

*De nouveaux Soupirans vous viennent tous
les jours ;*

*Mais sans qu'aucun Amant vous touche &
vous engage,*

Voulez-vous avec les Amours

Passer le plus beau de vostre âge ?

Ces Amours vous servent en foule. Mais quels Amours ! Demeslez le mien de cette foule, ou plustost voyez qu'il s'en démesle luy-mesme, & que sa constance & son ardeur méritent que vous le distinguiez. C'est ce qu'attend de vous celuy qui aimera éternellement l'aimable Bélise.

Le Cavalier a fait admirablement sa cour à la jeune Veuve par cette galanterie. On tient qu'elle s'est rendue à sa constance, & qu'elle doit l'épouser au premier jour. La peinture de tant d'Amans d'un caractère différent, a fort réjoüy quelques Dames qui l'ont déjà veüe. Elles prétendent qu'on en peut tirer beaucoup de lumieres, pour ne se point tromper au choix d'un Amant dont on a des-

deſſein de faire un Mary, & qu'ainſi on doit mettre ce que vous venez de lire au nombre de ces Ouvrages qui inſtruient en divertiffant.

Je vous envoyay le Mois paſſé une Lettre de la Reyne de Portugal. En voicy une de Madame la Duchefſe de Savoye ſa Soeur. Elle eſt écrite à M^r le Marquis de Villars qui eſtoit Ambaſſadeur pour le Roy en Savoye. Cet Ambaſſadeur eſtant party pour ſ'en retourner en France, Madame Royale luy écrivit, & accompagna ſa Lettre d'un Préſent magnifique, qu'Elle luy envoya pour Madame la Marquiſe de Villars ſa Femme.

L E T T R E
D E M A D A M E
R O Y A L E,

A Monſieur le Marquis de Villars.

*Vous avez une ſi grande délicateſſe ſur de certaines matieres, & j'aurois en
tant*

tant de bonte à vous remettre moy-mesme si peu de chose pour Madame de Villars, que j'ay choisy le party de vous l'envoyer apres vostre départ. Je vous prie de le luy faire agréer comme une marque de mon amitié, & d'estre bien persuadez l'un & l'autre, de l'estime tres-particuliere que je conserveray toujours pour tous deux.

Ce que Madame Royale veut bien nommer peu de chose, estoit son Portrait, enrichy de huit grös Diamans de plus de cent Louïs chacun. Les Présens de cette grande Princesse ne doivent pas estre seulement considérez par leur prix, mais encor par la maniere dont elle les fait. C'est toujours si obligeamment, qu'elle charme ceux qu'elle honore de cette glorieuse marque de son estime. Ce seroit icy le lieu de vous parler d'une des deux Festes ordinaires de Savoye, mais je n'en suis pas encor assez informé; & comme j'en fis graver
les

les Desseins il y a un an, pour vous les envoyer dans une de mes Lettres Extraordinaires, j'attens ceux des Fêtes de cette année, afin de faire la même chose. Cependant je croy vous devoir apprendre par avance ce que c'est qu'on appelle Fêtes de Savoye. Elles se célèbrent tous les ans deux fois; la première, le onzième Avril, jour de la Naissance de Madame Royale; & la seconde, le quatorzième de May, jour auquel Son Altesse Royale Monsieur le Duc de Savoye est né. Ce jeune Prince régale Madame Royale le jour de sa Naissance, & cette Princesse régale à son tour M^r le Duc de Savoye son Fils le jour de la sienne. Il n'y a rien de si pompeux & de si galant, que ce qui se passe pendant ces deux grandes journées, & c'est ce qui est appelé Fêtes de Savoye. Je ne puis quitter cette Cour sans vous dire que M^r le Marquis de la Pure Maréchal de Camp en ce Pais-là, Brigadier d'In-

d'Infanterie en France, & Colonel du Regiment de Piémont Ducal, ayant remené ce Regiment en Savoye, luy a fait faire l'exercice en présence de Son Altesse Royale, & de toute la Cour de ce jeune Prince. M' l'Abbé d'Estrades Ambassadeur de France s'y trouva. Le Marquis que je vous viens de nommer faisoit luy-mesme la fonction de Major, & chacun s'acquitta de son devoir avec tant d'intelligence, & d'un air si martial que ceux qui en furent témoins, dirent que loin d'oublier dans les Armées du Roy les bonnes dispositions qu'on pouvoit avoir à bien faire, on y en acquéroit de nouvelles; & que c'estoit la veritable Ecole, où l'on pouvoit en peu de temps se rendre parfait dans le mestier de la Guerre.

La Charge de Capitaine aux Gardes que possedoit feu M' Gosseau, Chevalier Seigneur de Rochebrune, remplie (comme je vous l'ay déjà dit

dit) par M^r le Marquis de Boisseleau, n'est pas le seul changement qu'il y ait eu dans ce Corps. Le Roy a donné quinze mille livres à M^r Desragny Ayde Major, pour luy aider à avoir une Compagnie, & il a acheté celle de M^r de la Tournelle. Sa Majesté ayant fait la mesme gratification à M^r de Roinville Lieutenant, il a acheté la Compagnie de M^r Voisin. M^{rs} de Manevilete & du Tremblé, tous deux Sous-Lieutenans, ont eu des Lieutenances, aussi bien que M^r Pidoux Enseigne. M^r de Maupeou a esté pourvû de l'Enseigne de ce dernier. Le Regiment des Gardes ayant droit d'ouvrir le premier la Tranchée dans tous les Sieges, on peut juger par les grands succès de cette derniere guerre combien il doit s'estre signalé; & comme les Officiers donnent l'ame aux Corps dont ils sont les Chefs, & que leur exemple les excite, si l'on regarde ce que ce Regiment a fait, on

on demeurera d'accord, qu'on ne peut donner trop de loüanges à ceux qui l'ont commandé.

La mort de M^r le Bret Lieutenant General, dont je vous ay déjà parlé, ayant fait vaquer le Regiment Royal des Vaisseaux, Sa Majesté l'a donné à M^r le Marquis de Gandelu second Fils de M^r le Duc de Gesvres. Ce Marquis n'a que dix-huit ans & demy, & a déjà fait voir son courage en plusieurs grandes occasions. Il a esté Enseigne Colonelle du Regiment du Roy en 1677 dans laquelle année il se signala au Siege de Condé, & monta à l'Assaut de cette Place. Il courut à celuy d'Aire pendant la mesme Campagne en qualité de Volontaire, son Regiment n'estant pas à cette expédition. Il vint ensuite au secours de Mastricht, & ayant rejoint son Regiment pendant le quartier d'Hyver, le Roy qui estoit bien informé de l'ardeur avec laquelle il cherchoit les occasions de le servir,

vir, luy donna une Compagnie dans le mesme Regiment. Il alla au Siege de Valenciennes, où il estoit tous les jours à la Tranchée, & de là, devant Cambray, où il demeura jusqu'à la prise de cette Place. Il se trouva l'Hyver suivant au Siege de S. Guislain, & peu de temps apres à ceux de Gand & d'Ypres. Le Roy qui ne laisse point de mérite sans récompense, luy donna le Regiment d'Albret d'Infanterie. Il en reçut le Brevet le jour du Combat de S. Denis, où il continua de donner des preuves de son zele pour le service de Sa Majesté, & des marques de sa valeur, & de l'intrépidité de son courage.

Je vous ay mandé depuis quelques Mois la Reception de M^r l'Abbé Colbert à l'Académie Françoise, & l'on vous a confirmé tout ce que je vous dis alors à son avantage touchant le Discours qu'il fit le jour de cette Reception. Je vous ay marqué un peu apres qu'il s'estoit mis en retraite dans le

le Seminaire de S. Sulpice. Il a pris les Ordres depuis ce temps-là, & vient d'estre receu Docteur. Il ne seroit pas aisé de vous bien faire connoître jusqu'où vont les progrès qu'a faits cet Illustre Abbé dans un fort petit nombre d'années. Il n'ignore rien de tout ce qu'un grand Homme doit sçavoir ; & il y a si peu de Docteurs de son âge, qu'on peut dire que les Sciences luy ont esté naturelles. Le Bonnet qu'il vient de recevoir en cette qualité, m'engage à vous entretenir de ce qui se passe en cette Cerémonie. Apres la Licence, on nomme par ordres, de quinze jours en quinze jours, ceux qui doivent recevoir le Bonnet de Docteur. Ils soutiennent le jour précédent, ou quelques jours auparavant, une Vesperie, qui renferme les plus grandes Questions de la Theologie, & les endroits les plus difficiles de l'Ancien & du Nouveau Testament. Le lendemain ils soutiennent une autre The-

These, qu'on nomme *Aulica*, parce que ce doit estre chez Monsieur l'Archevesque de Paris; en suite dequoy le Chancelier de l'Université leur donne le Bonnet de Docteur au nom du Pape, & les conduit dans l'Eglise Nostre-Dame, à la Chapelle S. Sebastien, où il reçoit le Serment qu'ils font de défendre la Verité, mesme aux despens de leur sang. Vous remarquerez, s'il vous plaist, Madame, que cette Cerémonie de donner le Bonnet, ne se fait point sans que quelque Docteur d'éclat & d'un mérite tres-reconnu, y represente le Grand-Maistre de la Faculté. Le choix en dépend de celuy qui est reçu Docteur. Le Grand-Maistre louë le Répondant, des veilles & des travaux par lesquels il s'est mis en état de mériter l'avantage qu'il reçoit. Le Chancelier fait en suite un petit Discours à la gloire du Grand-Maistre, & du nouveau Docteur; & le nouveau Docteur les remercie, en faisant

sant l'éloge de l'un & de l'autre. Monsieur l'Archevesque ayant esté prié de faire la fonction de Grand-Maistre dans la Cerémonie dont je vous parle, s'étendit fort sur les mérites de Monsieur Colbert, & de M^r l'Abbé son Fils. Comme il n'y eut jamais d'Orateur plus éloquent que ce Grand Prélat, & que la matiere estoit ample & belle, je ne vous feray rien sçavoir de nouveau, en vous apprenant que tout ce qu'il dit fut admiré.

Le Roy a donné depuis peu des marques de bonté & de libéralité, qui ne doivent pas estre ignorées. Les pressantes necessitez de la Guerre obligerent Monsieur Colbert en 1674. à lever par les ordres de Sa Majesté, des sommes considérables sur les Officiers de Police. Le nombre en est grand icy, & ce vigilant & sage Ministre ne leur eut pas plustost fait sçavoir le besoin que le Roy avoit de leur secours, qu'ils se montrerent prests à se dépouiller de tous leurs Biens

Avril 1679.

H pour

pour son service. Monsieur Colbert borna l'ardeur de leur zele, & se contentant de beaucoup moins qu'ils n'offroient, il déclara aux principaux de ces Officiers, que Sa Majesté les faisoit rentrer dans tous les droits qu'ils avoient perdus pendant les Mouvements de Paris. Le Roy informé de la maniere empressée avec laquelle ils avoient apporté leur argent eux-mêmes, s'en est souvenu, & a ordonné le remboursement des sommes qu'ils avoient données, en laissant à ceux qui avoient reçu des graces plus fortes, le choix de renoncer aux droits dans lesquels ils estoient rentrez, ou de reprendre l'argent qu'ils avoient presté. M^r du Mets, Garde du Trésor Royal, a esté nommé pour faire ce remboursement, & l'a fait sur l'heure à tous ceux qui l'ont voulu recevoir. Il y en a eu beaucoup qui ont supplié Sa Majesté de les vouloir laisser dans l'état où ils sont à présent, déclarant qu'il leur est beaucoup

coup plus avantageux d'y rester, que de reprendre ce qu'ils ont mis dans ses Cofres. Le Roy qui est aussi juste qu'il est grand, a consenty à ce qu'ils luy ont demandé là-dessus, & ils ont esté luy en faire leurs tres-humbles remerciemens, au nombre de plus de deux cens cinquante. N'admirez-vous pas, Madame, & la bonne-foy qui se garde dans des affaires de cette nature, & la conduite toute merveilleuse de Monsieur Colbert, qui a sçeu trouver des sommes tres-considérables sans fouler ces Officiers, puis qu'au contraire les Actes authentiques qu'ils ont passez en renonçant à reprendre leur argent, ont fait connoître qu'ils n'ont fait aucuns payemens qui n'ayent tourné à leur avantage ?

Mademoiselle de Langlée, qui avoit pris l'Habit il y a un an parmy les Filles de l'Assomption, fit Profession ces jours passez entre les mains de M^r l'Evesque de S. Brieu, Frere

de M^r le Marquis de la Hoguete, & Neveu de feu M^r l'Archeveſque de Paris. La Cérémonie, fut tres-belle. Les Religieuſes y chanterent divinement à leur ordinaire. La beauté de ce Convent vous eſt connue. Quantité de Filles de qualité & d'un grand mérite, le rendent celebre. Madame leur Supérieure eſt Sœur de M^r de la Haye l'Ambaſſadeur. Il ſe trouva à cette Cérémonie. L'Assemblée eſtoit compoſée de pluſieurs Eveſques, & d'un fort grand nombre de Perſonnes tres-confidérables de l'un & de l'autre Sexe.

La Chambre que je vous ay mandé qui avoit eſté établie contre quelques Perſonnes arreſtées pour le Poiſon, a commencé ſes Séances à Vincennes. M^r Boucherat qui y préſide, & M^r Robert qui en eſt Procureur General, on fait de tres-beaux Discours à l'ouverture de cette Chambre. On la nomme *Chambre ardente*. Beaucoup en demandent la raiſon, & on

& on la peut demander dans vostre Province comme on fait icy. Cela vient de ce qu'on jugeoit autrefois les Criminels dont la naissance estoit élevée, dans une Chambre toute tendue de deüil, & qui n'estoit éclairée que par des Flambeaux. C'est à cause de ces mesmes Flambeaux que le nom de *Chapelle ardente* est demeuré aux Mausolées qu'on dresse aux Personnes de qualité, le jour des Services solennels qu'on fait pour honorer leur memoire. Vous sçavez que la grande obscurité du deüil fait paroître les lumieres toujours plus arden-tes qu'elles ne seroient sans l'oppo-sition de cette nuit artificielle.

Monsieur le Marechal Duc de Vi-vonne est party pour aller comman-der vingt-huit Galeres & quelques Vaisseaux du Roy. Son expérience pour les grands Emplois, & l'ardeur de son zele pour le service de Sa Ma-jesté, estant connues, on ne doute point qu'il n'exécute les ordres qu'il

aura reçeus avec autant de valeur, que de ponctualité & de conduite. Comme les secrets du Roy sont impenétrables, on ne peut pas même soupçonner, où ce General des Galeres doit mener celles qu'il commande. On sçait seulement qu'il a ordre de conduire Madame la Duchesse Sforce jusqu'à Civita vecchia. L'Escorte est belle, & peu de Souveraines en pourroit avoir une plus pompeuse dans une pareille occasion. M^r & Madame de Nevers menent cette jeune Duchesse à Rome.

Madame la Duchesse de Longueville, Princesse du Sang, aussi illustre par ses vertus, que par le glorieux avantage d'estre Sœur de Monsieur le Prince, dont les Victoires ont esté Padmiration de toute la Terre, mourut icy le 15. de ce Mois. Elle estoit Fille de Henry de Bourbon Il du nom, Prince de Condé, & de Charlotte Marguerite de Montmorency. Cette Maison tire son origine

gine de Robert Comte de Clermont, cinquième Fils du Roy. S. Louis, né l'an 1256. Je ne dis rien de tous les grands Hommes qui en sont sortis, & qui ont fleury depuis ce temps jusqu'à Charles Bourbon, né l'an 1489. Ce Charles estoit Duc de Vendôme, Pair de France, Comte de Soissons, de Marle, & de Conversan, Vicomte de Meaux, Sieur d'Epéron, de Montdoubleau, de Conde, de Ham, de Gravelines, de Dunkerque, de la Roche, de Bohain, de Beaurevoir, & de Hedin, Châtelain de Lille, Gouverneur de Paris & de l'Isle de France. Ce Prince, après s'estre trouvé à plusieurs fameuses Batailles, avoir fait lever le Siege de Mezieres au Comte de Nassau, & chassé les Impériaux de Picardie, fut fait Chef du Conseil de France pendant la prison de François Premier. Il eut sept Fils, Louis, Antoine, François, un autre Louis, Charles, Jean, & un troisième Louis. Les deux pre-

miers Louïs moururent Enfans. Antoine, Roy de Navarre, demeura l'aîné. C'est de luy que sont descendus nos trois derniers Roys. François Comte d'Anguin mourut sans qu'il se fust marié. Charles fut Cardinal & Archevesque de Rouën; & on appella le troisiéme Louis, Prince de Condé. Il eut des Enfans mâles de deux lits, sçavoir du premier, Henry Prince de Condé, François Prince de Conty, & Charles Cardinal & Archevesque de Rouën; & du second, Charles Comte de Soissons. C'est de ce Henry Prince de Condé qu'estoit sortie Anne-Genevieve de Bourbon dont je vous apprens la mort. Elle estoit Veuve de Henry d'Orleans, second du nom, Duc de Longueville, & Gouverneur de Normandie, mort il a environ seize ans. Il avoit épousé en premieres Nôces Louise de Bourbon, Princesse du Sang, Fille aînée de Charles de Bourbon, Comte de Soissons, Grand-

Grand-Maître de France, & Soeur de Madame la Princesse de Carignan. Il n'est resté qu'une Fille de ce Mariage. C'est Madame la Duchesse de Nemours, Veuve de Henry de Savoye II du nom, Duc de Nemours, & aussi connuë par les vives lumieres de son esprit, que par les avantages de sa Naissance. De son Mariage avec Anne-Geneviève de Bourbon que je vous ay déjà nommée, sont sortis quatre Enfans, deux Garçons & deux Filles. Les deux Filles sont mortes très-jeunes. L'Aîné des Garçons s'est fait Prestre, & l'autre a esté tué auprès du Fort de Tolhuys, dans le temps du fameux Passage du Rhin. Il a laissé un Fils naturel. Cette Maison d'Orleans que nous voyons aujourd'huy éteinte, tiroit son origine de Jean d'Orleans, Comte de Dunois & de Longueville, Fils naturel de Louis de France, Duc d'Orleans. Il naquit l'an 1403. & mourut sous le Regne de Louis XI après
luy

luy avoir rendu de grands services, aussi-bien qu'à Charles VII sous l'obéissance duquel il remit toute la Guyenne & toute la Normandie.

Ne croyez point, Madame, que je prenne icy l'occasion de faire l'éloge de feu Madame de Longueville. Personne n'ignore qu'il n'y eut jamais un esprit plus éclairé que le sien. Sa devotion estoit connue, & ce que je ne vous dis point de ses admirables qualitez, paroitra bientôt avec tout l'éclat qui leur est dû, dans l'Oraison Funebre, à laquelle M^r l'Evesque d'Autun travaille pour cette grande & vertueuse Princesse. Son Corps fut porté à S. Jacques du Haut-pas sa Paroisse, précédé de six-vingts Valets de pied, tant de sa Maison, que de celle de Monsieur le Prince, suivis d'un tres-grand nombre de Prestres, & reporté dans le mesme ordre aux Carmelites du Fauxbourg S. Jacques, où il fut inhumé auprès de Madame la Princesse
sa

sa Mere. Son cœur a esté mis en dépôt dans une des Chapelles de cette Eglise, d'où il doit estre porté à Port-Royal. On fit le lendemain un Service solennel à S. Jacques du Haut-pas, où ses entrailles avoient esté mises dans la Cave de la Chapelle qu'elle y a fait bâtir, & on en doit faire un autre aux Carmelites dans quelques jours.

Voicy quelques Devises, faites pour cette Illustre Défunte, par M^r le Franc, Ecclesiastique d'un rare mérite, & d'une grande probité, & qui a passé ses premieres années au Barreau.

Un Phénix au milieu des flâmes que les rayons du Soleil ont allumées, avec ces mots, *Lumen & ignis mors & vita mihi*, qui marquent que si cette Princesse a avancé la fin de ses jours par ses continuels exercices de foy & de charité, elle s'en est attiré un bonheur qui ne finira jamais.

Un Aigle, qui apres avoir rompu ses liens, prend son effor vers le Soleil,

leil, avec ces paroles, *Ut luce fruatur in fonte*, qui font voir que cette Princesse est allée jouir de la lumière dans la source même.

Une Colombe qui s'élève dans les airs. *Facta est immensi copia cæli*. Elle jouit maintenant du Ciel.

Une Lune éclipsée. *Mea lumina Frater solus habet*, pour faire connoître l'entière confiance qu'elle avoit en Monsieur le Prince.

Cette mort a esté suivie de celle de M^{le} le Marquis de Coëtquin. Madame la Marquise de Coëtquin sa Veuve, est Fille de Madame de Rohan, & Sœur de Madame de Soubize.

Ce n'est pas seulement icy qu'on a fait des pertes considérables pendant ce Mois. Il s'en est faite une tres-grande à Lyon en la personne de Madame de Bologniny. C'estoit une Dame toute aimable, jeune, vertueuse, & aussi spirituelle que belle. Elle estoit de la Maison de Charretton, qui estant, une des premières de
la

la Robe, n'a pas laissé de se signaler encor par l'Epée. M^r de la Mote son Pere estoit de la Branche de la Terriere. M. de Bologniny son Mary ne se peut consoler de cette mort. Il est Puisné des Comtes qui portent ce nom. C'est une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de Bologne. Le magnifique Palais de Bologniny qui fait un des Ornemens de la Ville que je viens de vous nommer, & le Comte Aîné du nom & de la Famille, dont les dépenses égalent le rang qu'il tient, font voir qu'elle va de pair avec les premieres Maisons d'Italie. Ils portent dans leurs Armes trois Fleurs de Lys, honneur qui leur a esté accordé par les Roys de France, en considération des services signalez qu'ils en ont reçeus dans les Guerres que nous avons eues au dela des Monts.

Il est temps de vous rendre compte des Enigmes du dernier Mois. Le vray Mot de la premiere, dont M^r
Avril 1679. I le

le Marquis de S. Priest estoit l'Auteur, est dans ces Vers de M^r Gardien.

*Quand on est d'illustre naissance,
Et qu'on met au jour de bons Vers,
Affecter pour son nom un scrupuleux silence,
C'est avoir l'esprit de travers,*

*Il est temps qu'on se desabuse
De ce chimérique soucy ;
Et quiconque à rougir n'oblige point sa Muse,
Ne doit pas en rougir aussy.*

*Laissez la honte pour les crimes,
Ne cherchez point d'estre loiez ;
Mais quand vous nous donnez ces Enfants légitimes,*

Que du moins ils soient avoüez,

*Nobles, les Filles de Mémoire
Sont des Filles de qualité.*

*Vous satisferez mieux à vostre propre gloire,
Vous déclarant pour leur beauté.*

*Elles vont graver dans leur Temple
Cette Enigme du premier rang ;
Imitez son Auteur, sa franchise est d'exemple,
Il s'est fait honneur de son Sang.*

Voicy les noms de ceux qui ont
deviné cette Enigme sur ce mesme
Mor.

Mot. Messieurs Gauvin Curé de Martenay; Du Bus le jeune, de la Ruë de Buffy; L'Abbé d'Oysemont; Pertat, de Montargis; L'Abbé de Rouville; Heruy; Gautier, Secrétaire de M^r de Richebourg; Necoët-Coroller, Maire de la Ville de Morlaix; & Mesdames du Chastel, & Marc, Fille de Campagne. Messieurs le Chevalier de Lery, & le Chevalier du Vaudestrembles, l'ont expliquée en Vers. *L'Estre, le Vent, l'Air, le Soleil, le Feu, l'Eau, la Mort & l'Esprit*, sont les autres Mots qu'on luy a donnez.

M^r d'Yevoled Echevin de la Ville de Lile en Flandre, a expliqué la seconde Enigme dans son vray sens par ce Madrigal.

*DE toute antiquité Mercure eut le renom
D'estre un fort dangereux Larron;
Le temps n'a point corrigé ses malices,
Et pendant qu'aujourd'huy plaisant en mille
lieux,
Il semble exprés pour nos delices
Avoir abandonné les Cieux,*

Ce

*Ce Dieu toujours sensible à la maligne joye
 Qu'on dit qu'il se faisoit autrefois de fourber ,
 S'il ne nous peut maintenant dérober ,
 Il nous donne du-moins de la fausse Mon-
 noye.*

Ceux qui ont expliqué cette Enigme sur le mesme Mot, sont Messieurs l'Abbé Pellot; Brossard de Montaney; Du Perroy, de Paris; De Courtenay; Gravet; De Fosse-cave-Lesven, de Morlaix; Pant-hot, Medecin de Lyon; De Loy-nes S' de Parassis; Berrier, Maître de la Poste de Beauvais; Hardoüin de Paris, demeurant à Orleans; Blanchard aîné & cadet; Jarres; Navel, de Corbie; Rose, Docteur en Medecine; Ameline, du College d'Harcourt; Mesdemoiselles Morel & Platel; La jeune Acidalie, de Troyes; Louïse l'enjouée; La jeune Marquise, de Rheims; Fre-dinie, de Pontoise; La Mere charitable; L'illustre Veuve de devant S. Lo; Le Rhétoricien de la Ruë des Rosiers; & Baget de Marissé, de
 Be-

Beauvais. L'explication de la mesme Enigme m'a esté envoyée en Vers par Messieurs le Chevalier Arnoul de Thorigny, Officier dans Lile en Flandre; Le Commandeur de Couffy; Gardien; De Bares, Professeur de Galanterie à Troyes; Bessin, Lieutenant de Clameffy en Nivernois; Maillet, Prieur de S. Lubin des Vignes; L'Abbé Guerard; L'Abbé Meliat; Madame Sarrafin, de Lyon; L'Amant fidelle & infortuné de Paris; Le bon Clerc de Châlons; & Polymene.

Le vray sens de toutes les deux a esté trouvé par Messieurs Beaumais, Seigneur de Chantelou; De Bar, Capitaine au Regiment de Bourgogne; L'Abbé de Pezène; De Langes-Montmiral; De Boissimon; De Fossecave, S^r de Rocheville, de Morlaix; C. Hutuge, d'Orleans; De la Terraudiere, Avocat & Echevin de Niort; Mesdames des Oyseaux; Panhuis; de Mauré; D'Au-

I 3 nier;

nier; & la Mote, (la dernière en Vers,) L'Ariane de Sylvie; La Dame des Quatre-Vents, d'Orléans; Les deux charmantes Sœurs Champenoises, du Quartier S. Sauveur; Le Secrétaire fidelle, d'Amiens; Le Chinois de l'Etoile; & le Mutin de Lifette. Ceux dont les noms suivent, les ont expliquées en Vers. Messieurs Feret, d'Amiens; Germain, de Caën; Les Réclus de S. Leu, d'Amiens; Minutoli; Le P. la Tournelle, de Lyon; Potin, Avocat; & Fredin, dit le Solitaire de Pontoise.

Les deux nouvelles Enigmes que je vous envoie, sont, la première de M^r Brossard de Montaney, Conseiller au Présidial de Bourgen Bresse, & l'autre de M^r G. de Chamberry.

E N I G M E.

*Je n'ay gozier, langue, ny bouche,
Cependant je m'explique bien;
Mais il faut me contraindre ou je ne diray rien.
Lors que je suis remply, je suis comme une
souche;*

Quand

Quand je ne le suis pas , on se plaît à m'ouïr ,
 Et ma voix grossiere & farouche
 Ne laisse pas de réjouïr.

Bien que je ne sois pas dans une grande estime ,
 Les plus grands , les plus fiers , sont soumis à
 mes Loix ;

Et quand on fait refus d'obeïr à ma voix ,
 Ce refus passe pour un crime.

Je me suis fait valoir , j'ay bien fait du fracas ,
 Mais tous nos Voisins en sont las ,

Et je n'aurois plus rien à faire ,
 Si depuis quelque temps on ne me forçoit pas
 A parler pour qui me fait taire.

A U T R E E N I G M E.

J'Ignore absolument où j'ay pris la naissance,
 Je ne sçais qui je suis , & ne le puis sçavoir ,
 Je n'ay point de raison , cependant je fais voir
 Que je suis raisonnable en quelque circonstance.

Selon les objets que je vois ,

Je les reçois de bonne ou de mauvaise grace.

Je ne sçay ce que c'est de faire la grimace ,

Je la fais pourtant quelquefois.

En quelque lieu que l'on me voye ,

Toujours mesme panchant m'occupe jour & nuit.

Qui veut m'en arracher , me fait faire du bruit ,

Car je fais le plaisir de ce qui fait ma joye.

Dans un attachement si doux ,

Je m'abandonne à ma tendresse.

Tel qui de mon bonheur est bien souvent jaloux ,

Vaut

*Vaut moins que moy dans son espece
Pour ſçavoir qui je ſuis, quand je vous vois
reſuer,*

*Vous me voyez peut-eſtre, & je vous voy de
meſme.*

*Cherchez-moy, cher Lecteur, avec un ſoin
extrême ;*

J'affligerois bien ce que j'aime,

Si l'on ne pourroit me trouver.

M^r de Boiſſimon a eſté le ſeul qui ait expliqué l'Enigme d'*Orithie* dans ſon vray ſens. C'eſtoit *la Neige*, qui n'eſt autre choſe que la matiere de la Pluye, épaiſſie par le froid, & portée dans l'air au gré du vent. Il eſt ſi ordinaire de comparer le teint des belles Perſonnes à la Neige, qu'on ne doit pas s'étonner ſi une Nymphe telle qu'*Orithie* en eſt le ſymbole. Le froid ne peut eſtre mieux représenté que par *Borée*, qui eſt le plus froid de tous les Vents. On a expliqué le Ravifſement de cette Princeſſe d'*Athenes* ſur le *Cerf volant*, l'*Eloquence*, l'*Oyſeau de proye*, une *Lampe* ou un *Chandelier à branches*, la *Renommée*,
la



NARCISSE ENIGME

la Frénésie ou les transports, la Fumée, la retour du Printemps, la Bruine, la Nuë, le Vent, le Naufrage d'un Vaisseau, la Perruque, la Honte, & la Pluie.

Narcisse qui se regarde avec plaisir dans une Fontaine, est la nouvelle Enigme en figure que je vous propose.

Ma Lettre est déjà si longue, que je ne vous entretiendray point aujourd'huy de cette grande & nouvelle Carte appelée *l'Ombre Ideale de la Sagesse universelle*, dont vous avez déjà sans-doute entendu parler, parce qu'une chose qui renferme tout ce qu'il y a dans le Monde, & tout ce qui peut tomber dans la pensée, doit faire assez de bruit pour obliger tous les Curieux à en parler. Comme cette matiere est ample, il me faut plus que du temps pour vous en informer à fonds. Il faut que j'examine cette Carte avec une profonde attention, avant que de vous en pouvoir rendre compte; & je ne doute point que si je puis venir à bout d'en bien

faire connoître l'utilité, tous vos Amis ne veüillent avoir chez eux un Ouvrage dont ils seront assurez de tirer un tres-grand profit.

La celebre & belle Histoire du *Grand Theodose*, par M^r l'Abbé Flechier, se vend depuis quelques jours chez le S^r Cramoisy. Tout le monde court l'acheter en foule. Il y a longtemps qu'il ne s'est rien fait de si beau.

Je ne vous tiendray point la parole que je vous avois donnée de vous faire ce Mois-cy un Article de Modes nouvelles. La saison ne le permet pas. Bien loin d'avoir engagé le beau monde aux Promenades, elle a fait courir aux divertissemens de l'Hyver. L'Opéra de *Bellérophon* a paru tout nouveau, tant les Assemblées ont continué d'y estre nombreuses. *L'Ariane* de M^r de Corneille le jeune n'a pas esté moins suivie; & Mademoiselle de Chammeillé, cette inimitable Actrice qui a passé dans la Troupe du Fauxbourg Saint Germain,

main, y a tiré plusieurs fois des larmes de la plûpart de ses Auditeurs. On nous y promet apres l'Ariane, la galante Comédie de *l'Inconnu*, du mesme Auteur. C'est une Piece, dont on n'a jamais veu finir les Représentations qu'avec regret. La Troupe Royale a fait paroistre trois Acteurs nouveaux, qui ont eu de grands applaudissemens. Vous n'en ferez point surprise, quand vous sçauvez qu'ils estoient dans la Troupe de Monsieur le Prince, qui apres les deux qui jouent à Paris, est la meilleure qui soit en France.

La Publication de la Paix avec l'Empereur, les Electeurs, & les Princes & Etats de l'Empire, fut faite icy Mercredy dernier 26 de ce Mois. Je ne vous en dis rien aujourd'huy, n'ayant pas le temps de vous parler comme je le dois d'une si grande nouvelle. Je suis, Madame, vostre tres, &c.

A Paris ce 30 d'Avril 1679.

TABLE des MATIERES

contenuës dans ce Volume.

<i>Avans-propos,</i>	Pag. 1
<i>Relation de l'Entrée de M. l'Archevesque d'Al-</i> <i>by dans la Ville de ce nom,</i>	2
<i>Mascarade de la Paix,</i>	20
<i>Mort de Madame la Duchesse de Noirmontier,</i>	25
<i>Mort de M. Doublet,</i>	34
<i>Gouvernement de Bregançon sur la Coste de</i> <i>Provence, donné par le Roy,</i>	ibid.
<i>Sentimens sur les six Questions proposées dans</i> <i>l'Extraordinaire du Quartier d'Octobre,</i>	36
<i>Discours en Prose & en Vers, sur la quatrième</i> <i>Question du mesme Extraordinaire,</i>	38
<i>Le Faloux sans sujet, Histoire,</i>	46
<i>Tout ce qui s'est passé à Venise pendant le Car-</i> <i>naval, avec la Description de tous les Opéra</i> <i>qui ont esté representez dans la mesme Vil-</i> <i>le, & les noms des Maistres qui les ont</i> <i>mis en Musique,</i>	60
<i>Air chanté dans un des derniers Opéra de</i> <i>Venise,</i>	67
<i>Carrousel fait à Venise,</i>	73
<i>La Nymphé de Chaville,</i>	76
<i>Mariage de M. le Marquis de Chamilly,</i>	80
<i>Mort de M. le Bret,</i>	81
<i>Histoire de M. de la Roche-Karlan,</i>	82
<i>Rossignols Fable,</i>	90
<i>Medailles sur les Bastimens du Roy,</i>	91
<i>Mort de M. de Rochebrune Capitaine aux</i> <i>Gardes,</i>	92
	Char-

T A B L E.

<i>Charge de M. de Rochebruné donnée à M. de Boisseleau,</i>	ibid.
<i>Madame de Bernelle est nommée Abbessé de S. Barthelemy d'Aix en Provence,</i>	95
<i>Mort de M. le Marquis de Solas,</i>	ibid
<i>La Femme Amante de son Mary, Galanterie,</i>	96
<i>Lettre en Prose & en Vers,</i>	103
<i>Lettre en Vers de Brunaut, Matou banal des environs d'Argentan, à Grisete, Chate de Madame des Houlières,</i>	109
<i>Monument découvert à Geneve,</i>	112
<i>Mort de Madame Grossereffe Gargant,</i>	114
<i>Mort de M. de la Fond,</i>	ibid.
<i>Mort de M. le Marquis de Rostaing,</i>	115
<i>Mort de M. Dreux-Varannes, Chanoin de Notre-Dame,</i>	ibid.
<i>Canonicat de M. Dreux donné au Fils de M. le President de la Grange,</i>	ibid.
<i>Mort de M. de Palluau Conseiller en la Grand'Chambre,</i>	ibid.
<i>Mort de M. de Lort d'Olonzac, Marechal des Camps & Armées du Roy,</i>	ibid.
<i>M. Trençon monte à la place de M. de Palluau,</i>	ibid.
<i>Visites rendues par la Reyne à Mademoiselle d'Orleans, & à Madame la Duchesse,</i>	116
<i>Magnifique Carrosse donné au Roy par M. le Marechal Duc de Vivonne,</i>	ibid.
<i>Oraison Funebre de feu M. de Lamoignon, faite par M. l'Abbé Elechier, imprimée chez Cra-</i>	

T A B L E.

<i>Cramoisy,</i>	117
<i>Ce qui s'est passé aux dernières Mercuriales du Parlement, avec la Harangue de M. le Pre- mier Président,</i>	118
<i>Madame de Montespan est reçue Sur-Inten- dante de la Maison de la Reyne,</i>	124
<i>Le Triomphe de Bélisa, Galanterie, pour ap- prendre aux Dames à connoître leurs Amans,</i>	135
<i>Lettre de Madame Royale à M. le Marquis de Villars,</i>	160
<i>Retour du Regiment de Piémont Ducal à Thurin,</i>	163
<i>Nouveaux Capitaines aux Gardes,</i>	164
<i>Regiment Royal des Vaisseaux donné à M. le Marquis de Gandelu,</i>	165
<i>M. l'Abbé Colbert reçu Docteur de Sor- bonne,</i>	166
<i>Remboursement de finance offert aux Officiers de Police,</i>	169
<i>Profession de Mademoiselle de Langlée,</i>	171
<i>Pourquoy l'on dit Chambre ardente,</i>	172
<i>Depart de M. le Duc de Vivonne, qui doit conduire Madame la Duchesse Sforce jus- qu'à Civita vecchia,</i>	173
<i>Mort de Madame la Duchesse de Longue- ville,</i>	174
<i>Devises de M. le Franc sur la mort de cette Princesse,</i>	175
<i>Mort de M. le Marquis de Coëtquin,</i>	180
	Mort

T A B L E.

<i>Mort de M^{adame} de Bologniny de Lyon,</i>	180
<i>Explication de la premiere Enigme en Vers,</i>	182
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	183
<i>Explication de la seconde Enigme en Vers,</i>	ibid.
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	184
<i>Noms de ceux qui ont expliqué toutes les deux,</i>	185
<i>Enigme,</i>	186
<i>Autre Enigme,</i>	187
<i>Explication de l'Enigme d'Orithie,</i>	188
<i>Enigme en figure,</i>	189
<i>Nouvelle Carte, intitulée l'Ombre Ideal de la Sageffe universelle,</i>	ibid.
<i>Histoire du Grand Theodose, par M. l'Abbé Flechier,</i>	190
<i>Divertissimens,</i>	ibid.
<i>Publication de la Paix avec l'Empereur, les Electeurs, & les Princes & Etats de l'Em- pire,</i>	191

Fin de le Table.

